

**LES FABULEUSES AVENTURES
DE SCHLOMO COHEN LE
MATHÉMATICIEN-DÉTECTIVE**

De la banane dans le Bourgogne

Texte repris, avec quelques corrections, du site internet :
www.frog-parrot.net/histoires/schlomocohen.html

PROLOGUE

- ... or, dans Maïmonide il y a : « le python, disent-ils, était monté par un cavalier, et il était aussi grand qu'un chameau... » .

- Pardon ma mère, interrompit Schlomo Cohen, c'est ainsi qu'il est dit : « le Serpent, disent-ils, etc... ».

- Comment ca! s'exclama Masha Cohen, tu oses interrompre ainsi ta mère, fils indigne?

- Regarde donc, répondit Schlomo humblement, et il ouvrit prestement le « Guide des Egarés » splendidement relié de sa mère, qui se trouvait près de lui, pour le lui tendre aussitôt.

- Hum... humph... Bon, marmonna-t-elle en haussant les épaules, c'est vrai... Nous reprendrons demain...

Masha Cohen se leva brusquement et se dirigea vers la porte. Son fils l'arrêta :

- Maman, j'avais aussi une permission à te demander ; je dois aller en France pendant deux semaines pour un congrès mathématique. Puis-je y aller ?

Masha lança un regard terrible à son fils, hésita quelques instants. Exceptionnellement, sa mauvaise humeur, et son dépit d'avoir vu sa mémoire la trahir et la faire apparaître moins érudite que son fils, l'emporta sur son amour maternel hypertrophié, et elle dit ces mots, qui étaient une bénédiction - loué soit le Tout Puissant - pour son fils :

- Va donc chez ces goyim mon fils si tu le désires. Je n'ai nul besoin de toi ici.

Comme elle sortait déjà, hautaine, de la pièce, Schlomo se leva et, sitôt la porte fermée, effectua la pirouette qu'il réservait usuellement aux lancers réussis de Hobbs dans le championnat de cricket. Car voilà qui était bien plus qu'il n'espérait obtenir. Enfin, il allait pouvoir rejoindre son ami André Weil et assister au premier congrès Bourbaki, auquel il était exceptionnellement invité.

Grâce à l'importante récompense que la famille de Sir Lord Wilbury Shirnsborough - Traffleton (esq...) lui avait versée (les Shirnsborough - branche cadette du Yorkshire et non celle de Sir William dans le Lincolnshire oriental - du moins, les Traffleton n'ayant réagi à la disparition tragique de Sir Wilbury que par un haussement d'épaule mêlé de soupirs de soulagement) après qu'il fût parvenu à démasquer l'assassin de Sir Lord Wilbury, Schlomo Cohen pouvait largement s'offrir les vacances nécessaires à cette expédition française, et laisser cependant dans le même temps suffisamment d'argent à sa mère pour qu'elle puisse inviter nombreuses ses amies et faire de chaque jour un gigantesque bavardage.

Etonnante affaire, d'ailleurs, que cet horrible meurtre ; horrible, oui, car le criminel (que seul Schlomo devait finalement identifier) avait versé depuis le toit du manoir campagnard ancestral des Shirnsborough (branche cadette) un immonde mélange de plomb fondu et d'acide sulfurique sur le crâne de sa malheureuse victime. Schlomo aimait - vanité professionnelle bien excusable chez le meilleur détective privé non fictif de Londres - se remémorer l'enquête dans son lit quand le sommeil était rétif à le bercer, ou quand il ne comprenait plus rien aux théories de Von Neumann : comment les meilleurs limiers du Yard s'étaient enferrés sans espoir de retour dans de vaines recherches de chimistes dérangés ou de métallurgistes fous, épuisant en vain leurs hommes à interroger toutes les officines vendant l'un ou l'autre des produits mortels dans le Royaume Uni, de Glenlivet jusqu'à Gibraltar ; comment lui, Schlomo Cohen, se rappelant fort à propos une récente leçon de Talmud de Masha - « Un âne a froid même au mois de Tammuz » - et risquant un parallèle avec la démonstration qu'avait donné Jacobi de la loi de Réciprocité Quadratique de Gauss, comment donc en quelques jours il avait su fixer ses soupçons sur le vestiaire du club local de cricket, ancien clown retiré. Soupçons qui devaient être spectaculairement confirmés quand, au terme d'un match perdu contre une sélection d'Oxford (invitée par Schlomo et conduite par G.H. Hardy lui-même), cet homme était allé en pleurs confesser son crime au constable

local, arguant simplement pour sa défense de son désaccord avec le défunt concernant le style de jeu que l'équipe de Shirnsborough (branche cadette) devait adopter pour remporter la coupe paroissiale l'année suivante. Seul Schlomo parvenait à saisir la subtilité du raisonnement qui menait de cet homme au crime avec l'inéluctabilité du trajet d'un train suivant ses rails au milieu des plus sauvages contrées de l'Empire.

C'étaient là de beaux souvenirs pour Schlomo. Et il les chérissait d'autant plus que, grâce à cela, il allait pouvoir un mois durant se consacrer entièrement à son hobby : les mathématiques. Car si Schlomo Cohen avait choisi de faire sienne la noble profession de détective privé, c'est qu'ainsi les Shabbats durant lesquels il n'oserait travailler restaient entièrement disponibles pour la pratique de cet art subtil, comparable à celui du thé aux époques les plus raffinées de la Chine Ancienne. C'est à la pratique de cet art qu'il occuperait son séjour en France, et l'avenir était radieux. Ou, du moins, il le croyait, car l'Avenir est capricieux...

Chapitre 1

Une réunion fort animée

Masha Cohen se repentit vite de cet accord donné à son fils ; mais chacune de ses remarques fut annihilée aussitôt par une citation précise de Schlomo. Alors elle l'assiégea trois jours durant, offrant conseils de prudence et recettes garanties strictement kashères, demandant de visiter quantités de personnes probablement mortes de vieillesse, toutes ces familles polonaises qui avaient choisi d'arrêter leur fuite à Paris, préférant la douceur de vie française à la sécurité supplémentaire qu'une mer à franchir offrait contre les cosaques en veine de pogroms. De ce déferlement de paroles, Schlomo pensait ne rien retenir, mais chaque nuit quand il s'endormait, tous les mots de sa mère revenaient l'envahir, déformés autant qu'amplifiés et au matin il devait se retenir pour ne pas annuler son voyage ou aller commander une pilule de cyanure au pharmacien du coin.

Il préparait activement son départ, amassant manuscrits à lire et bonnes adresses à visiter auprès de ses amis de « The 1729 Society » : Jeremy Waring lui remit celle de Paul Levy à Paris et celui d'un premier jet du tract de Titchmarsh sur la fonction zéta, Itzhak Schulberg celui d'un fort ancien traité kabbalistique qu'il avait recopié dans une bibliothèque de Cambridge, et celle de Rabbi Eliashberg - que le Nom des Sages soit une bénédiction pour nous tous -, à Dijon. L'inspecteur Ford, enfin, lui remit une lettre de recommandation pour le patron de la P.J., et finalement Schlomo prit congé de ses amis le 11 juin : son bateau partait le lendemain.

Il l'attrapa de justesse, car à Victoria Station il manqua deux trains de suite, réfléchissant sur un récent théorème de Tarski et un retentissant vol de bijoux commis la veille à la Lloyd's de Londres. Mais il finit par partir, et sous la pluie puis le soleil vogua et débarqua en France, patrie de Fermat,

d'Hadamard et de Rachi.

Comme beaucoup de gens avant lui, Schlomo ne put s'empêcher de tomber amoureux de Paris, où il devait passer deux jours avant de repartir avec André Weil en direction de la propriété campagnarde bourguignonne que les parents de Chevalley mettaient à la disposition de Bourbaki pour ce congrès. Ces deux jours furent amplement occupés à courir librairies et bibliothèques, à assister à une séance du séminaire Julia, et à pourchasser en compagnie de Jacques Duclos (détective parisien vedette) un voleur de tableaux au milieu des ruelles les plus excentriques du XVIème arrondissement. Aussi est-ce assez fatigué que Schlomo prit le train après une nuit presque blanche, et définitivement lessivé qu'il en sortit, André Weil l'ayant interrogé trois heures durant sur son dernier résultat concernant la torsion des courbes elliptiques.

Cependant, l'air frais de la Bourgogne, et l'accueil, O combien chaleureux, des Chevalley à Dijon le revigorèrent un peu. Il était tard, et aussitôt arrivé à Chançay on se mit à table. C'est devant un gigot d'agneau à la crème et quelques bonnes bouteilles que Schlomo Cohen fit connaissance des autres invités. Il y avait là bien sûr tout Bourbaki en corps constitué : André Weil, Henri Cartan, Chevalley, Delsarte et Dieudonné, puis les parents de Chevalley, Marston Morse le mathématicien américain (invité également à titre exceptionnel, mais seulement jusqu'au dimanche matin) et Simone Weil, la sœur d'André, désireuse d'observer quelques fous en liberté et qui avait là de quoi s'occuper ; également, quelques autres personnes, invités locaux, dont Schlomo ne parvint à retenir ni le nom ni l'apparence. Mais il est vrai que l'observateur le plus attentif avait là de quoi être distrait : nourriture, boisson, et discussions à bâtons rompus abondaient, ces dernières alternant entre formule de Stokes, espaces fibrés en cercle, topologie générale et, sous l'impulsion de Simone Weil, philosophie, histoire de l'art et gauchisme théorique. Schlomo, avec André Weil, était lancé sur une savante comparaison entre le Mahabharatta, les textes de la tradition hassidique polonaise et l'œuvre écrite de William Shakespeare.

Tout ceci composait un assez remarquable brouhaha, au milieu duquel la sonnerie du téléphone ne fut que tardivement entendue. Chevalley se leva finalement, se dirigea vers la pièce où se trouvait l'appareil, lançant encore à Dieudonné et Cartan tandis qu'il franchissait la porte :

- D'accord mais si X n'est pas localement compact, ça ne marche pas ton truc...

Enfin il décrocha ; au bout du fil, une voix inconnue, étrangère et terrible, demanda :

- Quel est le menu ce soir ?
- Hein ? rétorqua Chevalley passablement interloqué.
- Oui, le menu. Quel est le menu ?
- Heu... ma foi...

Chevalley se posa lui-même la question, fronça les sourcils, fouilla dans sa mémoire et n'y trouva rien d'autre qu'un espace topologique triangulé appelé X mais non comestible.

- Je crois que j'ai oublié... une seconde, je vais me renseigner...

Posant le récepteur, il revint vers la salle à manger, demanda depuis la porte :

- Quelqu'un voudrait savoir ce qu'on mange...
- Du gigot à la crème, répondit aussitôt Dieudonné qui s'en coupait vigoureusement une nouvelle tranche.
- Merci...

Alors que Chevalley s'en retournait vers le téléphone, Schlomo bondit soudain de sa chaise, cria : « Attend ! C'est ma mère ! », et se précipita derrière lui ; il saisit l'appareil juste à temps.

- Allô Masha ? Comment vas-tu ma mère ?
- Ah, Schlomo... Très bien malgré toi, fils indigne. Et toi ça va ? répondit Masha, avec quand même une vague lueur de déception dans la voix.
- Oh, tu sais, les voyages, c'est fatigant...

- N'oublie pas tes vitamines et la recette de ta grand-mère Rachel - qu'elle intercède pour nous - que je t'ai donnée. N'oublie pas, hein. Oy ! bien sûr tu vas oublier... et au retour, qui est-ce qui va devoir passer nuits et jours à te remettre sur pied, hein ? Quelle tristesse quand un fils croit pouvoir se passer de sa mère qui l'aime !...

Il en alla ainsi cinq minutes durant ; durant lesquelles d'ailleurs Schlomo, malgré toute son intelligence tendue vers ce seul but, ne put déterminer comment diable Masha avait pu trouver le numéro de téléphone de Chevalley, alors qu'il avait pris la précaution de lui en donner un faux, et même à peine proche du vrai, bien décidé qu'il était à ne correspondre que par cartes postales laconiques expédiées depuis un quelconque village éloigné. Mais ceci devait rester à jamais l'un de ces insondables mystères dont abonde la Sagesse Juive. Sans doute aurait-il dû se méfier davantage encore de la dextérité kabbalistique de sa mère, qu'il lui était pourtant difficile de sous-estimer. « There are more things », cita-t-il intérieurement, avant de redevenir conscient. Car Masha demandait :

- Et alors donc qu'est-ce que tu manges ce soir chez tes amis Rosenberg mon fils ?

La question était plus qu'un piège ; il allait falloir jouer serré et Schlomo dut contrôler un frisson. Point ne savait-il trop que répondre, car si le nom de Rosenberg lui était vaguement familier, il ne se souvenait pas précisément l'avoir attribué avant de partir à l'hypothétique famille pieuse qui devait l'héberger en France. Il réfléchissait encore quand Masha rajouta, augmentant encore sa perplexité :

- Et tu as vu tes amis Levy à Dijon ?

Sa réponse fut donc ce qu'elle pouvait être d'abord :

- Allô ?... Allô ?... J'entends mal... Allô ?... la ligne est mauvaise... Allô...
Qu'est-ce que tu dis ?...

- Je demande ce que tes amis Rosenberg ont préparé à manger ce soir pour voir si tu n'es pas en train de dépérir.

- Oh !... à propos des Rosenberg, comment va madame Rosenblatt ? Toujours malade ?

- Oy ! Oui, toujours malade - que le mauvais œil nous épargne -. Mais je crois qu'on t'appelle...

Effectivement, André Weil, soucieux de ne pas perdre le fil de son argument, s'était rapproché et essayait de tirer Schlomo vers la salle à manger.

- Dis-moi mon fils, est-ce qu'il y a une belle synagogue à Dijon ? Qu'est-ce que tu vas faire demain ?... Est-ce qu'il y a quelqu'un qui parle d'escalopes qui refroidissent ou sont-ce mes oreilles qui me jouent des tours ? A mon âge, ce ne serait pas étonnant... Oy ! je pourrais mourir et... Es-tu là mon fils ?

Schlomo se débarassa tant bien que mal de Weil et, Masha se faisant de plus en plus pressante, il se lança dans un vaste récit homérique, créant de toute pièce une famille juive aux ramifications multiples. Il en invoqua avec talent l'histoire (triste) et les légendes, et esquissa, à grands renforts d'anecdotes typiques et de transpiration, les nombreux personnages hauts en couleurs qui en constituaient la mythologie. Apparemment cela suffit à Masha, car elle raccrocha bientôt.

Schlomo alors reprit ses discussions et son repas ; une heure environ après il avait déjà oublié l'épisode, quand le téléphone sonna de nouveau. Son sang se glaça dans ses veines ; il se précipita, oublieux des règles élémentaires de politesse. C'était encore Masha.

- Bonsoir encore mon fils c'est encore moi ! Voilà c'était très intéressant tout ce que tu m'as dit tout à l'heure mais je ne me souviens plus de ce qui est arrivé à monsieur Mazur après sa visite à Cracovie. Et puis...

Schlomo avait absolument oublié toute son histoire. Il se demandait que dire quand Masha, impitoyable, ajouta :

- Allo? Tu es là Schlomo? Tu ne dors quand même pas déjà à cette heure-là?

Aussitôt, comme inspiré par le Très Haut et l'horloge marquant 8h40 locale i.e. 9h40 GMT, l'esprit agile de Schlomo bondit sur cette occasion, et ne la laissa pas passer :

- Oy! Ma mère! Shabbat, Shabbat! Ca va être le début de Shabbat! Ce serait un péché - Dieu nous en préserve -! Je dois raccrocher...

Et il joignit le geste à la parole, essuya son front, repoussa André Weil encore revenu à la charge, et reprit le récepteur. Il appela vingt minutes durant un numéro choisi au hasard ; numéro qui s'avéra appartenir à un artisan relieur à la conversation fort intéressante, pour lequel Schlomo ressentit rapidement une grande sympathie. Tant et si bien que lorsqu'il termina cette conversation à 9h03mn locale (10h03 GMT), il avait pris rendez-vous avec cet homme charmant le lendemain même pour procéder à la reliure de son manuscrit kabbalistique.

Le souffle de la colère de Masha était cependant passé fort près, et sans doute cela ne fut pas étranger à la singulière inefficacité dont devait faire preuve le grand Schlomo Cohen le lendemain et les jours qui suivirent, alors qu'il était confronté aux prémices de cette sensationnelle affaire dont la trace aujourd'hui encore n'est pas dissipée dans l'esprit des vigneron bourgeois.

Chapitre 2

Une minute de silence pour Robert

La journée du samedi commença aussi tard que s'étaient achevées les discussions la veille. Très sagement, le groupe Bourbaki avait prévu de consacrer ce premier jour à des activités plutôt touristiques, et les Chevalley avaient organisé une visite des caves d'un célèbre vigneron du cru, qui était de leur famille. Ce grand homme avait pour nom Alfred Porqueroy.

Bien entendu, « touristique » était pris là dans un sens assez faible, et chacun anticipait une journée divine, et pas un n'était sans escompter quelque peu que, dans la chaleur des conversations, le foutu lemme à la con qui le bloquait s'évanouirait soudain par la grâce de l'aveuglante clarté d'une remarque apparemment anodine sur le bouquet d'un grand vin chantant la fierté et la force du terroir bourguignon. Et d'ailleurs, sur la route menant au vignoble du « Château des Trois Serpents » d'Alfred Porqueroy, André Weil ne s'était-il pas déjà écrié « Eurêka ! » (en grec ancien bien sûr), avant d'expliquer à tue-tête comment bien évidemment il suffisait de considérer... (ici, vagues bafouillages de termes techniques que personne ne comprit) ? N'était-ce pas là signe que cette journée serait à marquer d'une pierre blanche ?

Hélas ! combien trompeurs sont les présages, et comme ils doivent par leur tromperie même faire œuvre pieuse et nous révéler que nos esprits ne doivent point se rebeller contre le Créateur qui seul sait où sont les zéros de la fonction zéta. Car la pierre était noire, que vit d'abord Dieudonné en contournant un tonneau, oui, cette pierre était noire, noire partout, sauf là où le sang de l'homme qu'elle avait abattu la souillait. Noire, comme la suie dans la profondeur des conduits où dansent les diables.

- Robert ! s'écria, horrifié, Alfred Porqueroy, car c'était là le cadavre de son assistant et homme de confiance qui était couché sur le sol.

Personne ne put d'abord dire un mot ; chacun regardait ses voisins, sonné, cherchant à voir qui serait celui qui s'évanouirait et libérerait ainsi les autres. Ce fut - sans doute la dégustation avait-elle affaibli son esprit - Chevalley qui se dévoua, et aussitôt chacun s'empressa autour de lui.

Mais qu'attendait donc Schlomo Cohen pour intervenir ? Las ! Lui non plus n'était pas au mieux, car lui aussi avait bien bu. Peu habitué aux vins de France, et à leurs subtilités, il s'était fort exceptionnellement fait expérimentateur acharné. Car, de fait, avant cette visite, il ne connaissait guère plus de ce sujet que l'existence d'une chaude polémique concernant le vin et la salade. Ce mélange, plusieurs de ses amis l'avaient certifié être contre nature et offensant le Tout Puissant ; mais un autre (qu'il respectait fort, Philip P. Mark) le lui avait loué et recommandé comme le signe distinctif d'un esprit progressiste, et théoriquement gauchisant. Et il s'était fort naturellement proposé de tirer la chose au clair.

Et non seulement avait-il bu, mais les rêves angoissants, les cauchemars harassants qui avaient assiégé sa nuit, la remplissant de visions de Masha débarquant à la gare de Dijon d'un train aux wagons de flammes, et le damnant à jamais, ces images et les cris mêmes avaient ébranlé sa force morale, et à son réveil il avait vaguement pensé revenir aussitôt en Angleterre.

Maintenant, là, devant ses yeux, se trouvait le corps d'un homme, que lui-même ne connaissait pas, mais que néanmoins il estimait déjà car Alfred Porqueroy l'avait nommé et loué pendant la visite des vastes caves, et que nul être travaillant au Paradis ne saurait être autre qu'un Ange. C'était une occasion de bondir et d'enquêter, une intimation même. Mais les puissantes facultés de Schlomo Cohen semblaient sans vie. Pourtant, les lamentations d'Alfred Porqueroy devaient émouvoir le Très Haut, et tous les amateurs de vin réunis autour de Lui devaient intercéder en sa faveur. Schlomo ne put dire autre chose que :

- Oy ! Tout ceci ne me dit rien qui vaille !

Tandis que l'on tentait de réveiller Chevalley et de reconforter le malheureux Alfred Porqueroy, d'autres âmes plus pratiques (bien qu'anonymes) avaient prévenu les gendarmes. Et, de fait, la maréchaussée fit bientôt son apparition : trois formidables individus courts mais trapus à moustaches redoutables, qui s'empressèrent de critiquer la façon dont on avait marché autour du corps et de froncer intensément des sourcils fournis.

Puis le chef de cette brigade se présenta : sergent-chef Fabenois. Il sortit

son calepin et son crayon, lissa sa moustache, prit un air important, intima l'ordre d'être silencieux, et murmura : « Sale affaire » à l'oreille d'un de ses acolytes qui s'empressa de hocher vigoureusement la tête. Cela fait, ce sergent Fabenois demanda à chacune des personnes présentes de se présenter - justement. De Chevalley, Claude, à Delsarte, Jean, il nota avec attention et force fautes d'orthographe ; à Weil, André, il jeta un coup d'œil en coin avant d'inscrire ; à Weil, Simone, un second plus appuyé, suivi d'un autre vers ses subalternes ; à Morse, Marston, citoyen américain, sa moustache descendit de quelques centimètres ; à Cohen, Schlomo, citoyen anglais (« Mazel Tov » fit celui-ci), il releva carrément la tête en tapotant sur son carnet, l'air sévère. Il glissa à l'oreille du gendarme à sa droite : « Trois ou quatre individus bizarres, deux juifs dont un anglais, une juive en pantalon qui parle avec les hommes, et un étranger suspect avec une tête de conspirateur, c'est pas la définition exacte d'un groupe trotskyste ? ». Le gendarme opina. Fabenois ronchonna : « Ces gaillards-là sont pas clairs... m'en vais tous me les fourrer au poste... à mon avis l'affaire est dans le sac... » .

A cet instant, Dieudonné, au vu de tous ces conciliabules, crut faire œuvre utile en précisant :

- Notre ami Schlomo Cohen est un éminent détective londonien...
- Hein ! Détective ! Espion, oui ! Ouh la la...
- Faut prévenir la préfecture !
- A nous les médailles !
- Du calme. Laissez-moi faire. Alors, comme ça, vous êtes détective ?...

Privé ?... Ca rapporte beaucoup ?...

- Well... oui... non... répondit Schlomo un peu étonné par l'aspect menaçant de son interlocuteur dressé de toute la hauteur de son rutilant uniforme. Je... in fact... well... yes, privé, comme Jacques Duclos...

- Jacques Duclos ! Vous êtes un ami de Jacques Duclos !
- L'homme qui a découvert le mystérieux assassin au livre rouge !
- Et retrouvé le tableau volé... le... la...
- La jaconde, Charpignon !
- C'est ça !
- Extraordinaire ! Permettez-moi de vous serrer la main !

Et les trois gendarmes de serrer les mains, de Schlomo d'abord, puis de tous par extension, y compris de Simone Weil, et de taper dans le dos de Schlomo, soudain redevenus débonnaires.

- Quel plaisir de rencontrer un confrère étranger !
- Vous nous donnerez un coup de main dans cette sale affaire !

- Passez donc un de ces jours à la gendarmerie. On a un petit vin que me refile mon beau-frère, une merveille !

- Yes... oui, oui... bien sûr... Le vin de Bourgogne est excellent...

- Un connaisseur en plus !

- Un expert !

- Nou..., comme il est dit dans Maïmonide, « Il n'y a aucun moyen de connaître Dieu autrement que par ses œuvres »...

Après quelques autres assauts d'amabilité, il fut décidé d'appeler la préfecture pour avoir un médecin légiste. Puis le groupe Bourbaki s'en retourna vers la maison de Chevalley - ce dernier finalement revenu à lui en murmurant quelques mots étranges sur les éléments idéaux -, à l'exception de Schlomo que les gendarmes tenaient à avoir sous la main pour les assister dans leurs investigations préliminaires commençantes.

Celles-ci n'apportèrent que peu d'informations aux enquêteurs : la pierre meurtrière était banale, il n'y avait aucune trace indiquant une lutte, ni d'ailleurs d'indications quant au trajet suivi par le meurtrier pour pénétrer dans la cave d'Alfred Porqueroy. Peu d'indices, pour ne pas dire aucun. Le sergent Fabenois semblait étonné de ne pas voir Schlomo sortir une loupe, mais après tout il était venu là en touriste et l'on ne peut pas se déplacer partout - surtout par une aussi belle journée - avec les instruments de son art ; ce serait par trop morbide que d'anticiper crimes et délits à chaque endroit que l'on visite.

Schlomo, en fait, n'observait pas grand chose et n'allait pas, avec son à-propos habituel, directement là où devaient se trouver les marques de l'assassin.

Finalement, après quelques heures ainsi infructueuses, les gendarmes le ramenèrent chez Chevalley, rendez-vous fut pris pour le lendemain pour goûter le fameux vin, et chacun s'en alla de son côté.

On imagine sans peine que la soirée fut pénible ; et effectivement il semblait que tant que ce crime monstrueux ne serait pas vengé, la sérénité ne règnerait pas dans le groupe Bourbaki, et la mathématique resterait en panne, bloquée, privée des ressources puissantes de ces Maîtres incontestés.

Et, inconsciemment, chacun espérait en Schlomo Cohen. Mais Schlomo Cohen semblait absent encore. Delsarte tenta d'organiser un groupe de travail « meurtres de vignerons », mais ces experts des théories galoisiennes les plus subtiles étaient novices en cette (périlleuse) matière, et ils n'allèrent pas plus loin qu'une liste de suspects qu'ils ne purent réduire en deçà du bottin. Décourageante perspective que de devoir interroger tout ce monde !

Le facétieux Dieudonné, s'il avait été dans un état d'esprit favorable, aurait rapidement calculé qu'à un quart-d'heure par personne en comptant les repas et autres repos, il faudrait deux siècles pour achever l'opération. Et il aurait mentionné finement que les décès inévitables de certains témoins compliqueraient un peu la tâche sur la fin.

Hélas encore, Schlomo Cohen ne put rendre visite à son artisan-relieur. Et la nuit tomba sur une Bourgogne atterrée, où les forces du Mal semblaient bien avoir marqué un point.

Chapitre 3

Beau temps. Calme plat

La nuit, aurait-on pu penser, allait se révéler bénéfique, et demain serait un autre jour. Mais demain apparut à Schlomo Cohen comme un dimanche, et pour lui cela signifiait surtout que Masha allait certainement rappeler. Sans illusions sans doute sur son fils, et probablement menaçant excommunication, boycott social, et autres terribles représailles, comme il est dit : « Dieu a ordonné particulièrement d’exterminer la race d’Amalek ». Non, nul détective ne fit jamais tomber le masque de l’assassin dans de telles circonstances. « Dark is my night, but darker is my day », s’en venait-il à penser, sans même savoir si c’était un sonnet de Shakespeare ou une pensée en l’air.

Pourtant le petit-déjeuner fut remontant. Il fut marqué par quelques remarques éclairantes de Morse sur différentes formes de points, et par un café excellent, de plus par la promesse de Chevalley qu’à tout coup de fil de Masha Cohen ou autre entité apparentée (elle aurait pu faire téléphoner son amie Silberstein), on répondrait qu’il y avait erreur ou tout autre prétexte convenable.

Hélas, soudain une nouvelle catastrophe s’abattit : le père de Chevalley, parti acheter le journal, revint en courant, et dit :

- Firmin Blondin a été assassiné!
- Quoi ! s’écrièrent ceux qui connaissaient l’homme.
- Qui ? s’exclamèrent les autres, dont Schlomo.
- Le relieur de la place de la gare, répondit Chevalley.
- Oy ! son numéro de téléphone ne serait pas par hasard HBO 22-33 ?
- Euh... c’est possible... il n’y a qu’un relieur ici...
- Alors c’est lui que je devais aller voir hier soir...

Un silence pesant s’établit. Qu’en était-il de ce nouveau développement ?

Avait-on cru qu'il pourrait dénoncer quelqu'un, ou dire quelque chose à Schlomo Cohen ? Sa présence sur les lieux du premier crime avait-elle déjà été dévoilée ?

- Je vais à la gendarmerie, dit Schlomo, soucieux.
- Zut ! Et la torsion ! dit André Weil.
- Une autre fois.

Il lui fallut près de deux heures de recherches acharnées pour trouver la gendarmerie, car il avait d'abord cherché partout l'un de ces constables caractéristiques du Royaume de Sa Gracieuse Majesté, toujours serviables et prêts à indiquer le chemin (voire à le faire parcourir de force) du plus proche commissariat. D'ailleurs, il y fut finalement amené par le sergent Fabenois lui-même, qu'il rencontra place de la gare, sur les lieux de ce nouveau crime, après avoir suivi les rails pendant deux kilomètres. Il put alors observer quelques instants la scène : Firmin Blondin avait été abattu dans le dos à sa table de travail, au moment où il travaillait manifestement à la reliure d'un manuscrit apocryphe du XIV^{ème} siècle consacré aux divers indices par lesquels on peut déceler qu'un moine défroqué est possédé par les démons Asphodée et Mérobeth. Joli travail, d'ailleurs, pensa Schlomo que sa fréquentation des grands traités du Talmud avait rendu un peu connaisseur en cette délicate matière. Il en regretta d'autant plus le décès prématuré de cet homme de bien, et davantage encore s'en voulut de ne pas l'avoir rencontré la veille.

A part ça, encore une fois, peu d'indices : quelques vagues marques d'empreintes, la porte mollement forcée... « Encore une sale affaire » dit le sergent Fabenois. Et de fait, à y bien regarder, force était de constater que ceci n'était pas clair. Seul le fait que Schlomo devait voir l'homme la veille établissait la correspondance entre les deux crimes commis coup sur coup dans la campagne bourguignonne. Fabenois manifestement était un petit peu dépassé par ces événements.

Le reste de la journée fut essentiellement perdu ; quelques verres du petit vin (assez traître, mais fort doux et long en bouche) du beau-frère du collègue de Fabenois, pourtant réputé souverain comme stimulant de l'inspiration défectueuse, en remplirent une part, sans effet notable. Quelques parties de tarot aussi, que le talent de bridgeur instinctif de Schlomo transforma en triomphe impérial pour ses adversaires. Et chacun, une nouvelle fois, s'en retourna chez lui. Si Schlomo Cohen devenait à vue d'œil œnologue redoutable et marcheur erratique, le mystère, lui, restait entier.

Mais la journée n'était pas finie, et un nouveau coup de théâtre attendait en coulisse l'heure fébrile où le destin facétieux le ferait entrer dans le jeu.

Ce fut un coup de téléphone, après le repas. C'était Masha. Chevalley, distrait par une erreur que Weil s'était empressé de trouver dans la preuve de son lemme critique, oublia les consignes et dit :

- Ah!... Je vais chercher votre lemme criti... votre fils, madame Cohen... Juste une seconde, il finit ses pâtes aux lardons, il ne faut pas que ça refroidisse... Il arrive...

- Oy! Bien sûr, qu'il prenne son temps...

Schlomo pâlit, lança un signe indiquant qu'il considérait dès lors Chevalley comme un idiot fini à peine digne d'essuyer les clés de douze d'un garagiste de seconde zone, prit le téléphone et murmura :

- Masha ?...

C'était très réussi.

- Oy! Mon fils! Tu as l'air malade! Comment vas-tu? Que se passe-t-il? Oy! Misère! Mon fils! Oy! ...

Schlomo Cohen est un homme à l'esprit vif.

- Ah !... ma mère, ils ne respectent pas la kasherout... je ne mange que du pain et de l'eau...

- Oy! Arrête, force-toi, mange des pâtes aux lardons! Même si ce n'est pas bon! Aucune règle n'est sacrée si ta vie est en jeu! Ainsi dans le traité Maakhaloth...

- Ah... je crois que je vais m'évanouir...

- Oy! Misère! Ne quitte pas, j'arrive tout de suite...

Et la communication fut brutalement interrompue. Schlomo regarda le combiné, interloqué. Il crut à une erreur, voulut de nouveau appeler un numéro au hasard, mais ne put se rappeler que celui de Chevalley et celui de sa mère. Il haussa les épaules et retourna finir ses pâtes. Hélas, Weil se les était appropriées d'autorité. Du coup, Schlomo lui énonça un lemme faux sur la fameuse torsion des courbes elliptiques, sachant qu'il y passerait la nuit.

Et effectivement, le lendemain matin, au petit-déjeuner, André Weil descendit le dernier de sa chambre, épuisé, l'œil noir, la tignasse ébouriffée, et de fort méchante humeur; dit que c'était honteux, scandaleux, innombrable, écœurant, inqualifiable, répugnant, de tromper ses amis comme ça, déloyal pour ne pas dire mesquin et sordide, bâilla soudain à s'en décrocher la mâchoire et faire rire - pour la première fois depuis deux jours - tout le monde, fulmina qu'il arrêterait les mathématiques si l'ambiance y devenait aussi pourrie, et partit se recoucher en claquant la porte. Un peu de bonne humeur était ainsi revenue, et Cartan alpagua aussitôt Morse, qui devait re-

partir dans la matinée vers Paris puis les USA, pour tirer au clair certains points d'analyse fonctionnelle.

A cet instant, la porte d'entrée, pourtant massive, fut ouverte, plutôt désintégrée comme une vulgaire feuille de carton, dans un formidable bruit explosif. Dans la cuisine, dévastée par l'onde de choc, on entendit la voix de la femme de ménage (« Qu'est-ce que... »), un bruit de lutte acharnée, un cri perçant. Tout le monde se leva. Dieudonné, indifférent au bol de confiture qui lui servait de couvre-chef, saisit un couteau.

- Où est mon fils ! tonna une voix. Antisémites ! Monstres ! Attention à mes amulettes du Rabbi Eliezer !

- Oy ! Masha ! gémit Schlomo.

Et comme des pas se rapprochaient impérieusement de la porte de la cuisine, il attrapa une dernière tartine, plongea par la fenêtre, et s'enfuit en courant car, malgré tout, il lui restait encore quelque énergie.

Insondable mystère, énigme subtile : comment Masha Cohen avait-elle pu, en moins de douze heures de temps, et de nuit, se déplacer de son appartement londonien à cette province française mal desservie ? Car soyons honnêtes : pour bien des esprits maléfiques cette tâche aurait été déjà ardue, sinon utopique.

Chapitre 4

Visite

Schlomo Cohen s'en allait à travers champs, courant, tombant et trébuchant, sans regarder derrière lui. Combien était-il différent alors du flegmatique et imperturbable londonien d'une semaine auparavant ! Et d'ailleurs, c'est cette exacte pensée qui lui vint à l'esprit. Il s'arrêta, réfléchissant : oui, combien ? Il s'assit sous l'arbre le plus proche, réfléchissant encore. Mais son esprit avait, agissant par analogie, fixé son attention sur un tout autre sujet. Il songeait à cette page mystérieuse de Isaac l'Aveugle - que la mémoire des sages soit une bénédiction - qu'il avait parcourue l'avant veille : « L'arbre de la vie a cinq cents ans de marche ». Son interprétation était étrange. Au moins littéralement. Mais sans doute était-ce plus subtil. Schlomo commença à établir des combinaisons de lettres et à alterner les mots et leurs valeurs numériques. Difficile d'en tirer quelque chose. Peut-être en permutant les consonnes suivant un produit de cycles courts (à ce point, il se souvenait comment il avait résolu le paradoxe de Rabbi Eliezer, « Il s'enveloppe de lumière comme d'un vêtement, il étend les cieux comme un tapis », à l'aide du groupe de Galois de l'équation $x^3 - 5x + 1$) ? Non plus (comme chacun s'en assurera en faisant l'expérience). Mais ceci suffit, par association d'idées, à lui faire souvenir qu'il n'avait pas en trois jours pleins pris le temps de mitonner un véritable thé, et que son sachet de Lapsang Souchong restait enfermé dans sa chambre. Il ne permettrait pas cela. Il se releva rapidement, ajusta son apparence extérieure comme il le pouvait en quelques gestes vifs, tenta machinalement de prendre son parapluie, et ne le trouvant pas le remplaça par une branche un peu courte, mais suffisamment ad-hoc pour lui redonner sa prestance et sa contenance habituelle. Il s'en retourna alors vers la maison. Les brumes du décalage culturel s'étaient évanouies. Schlomo Co-

hen, le mathématicien détective, était de nouveau lui-même. Déjà, plans, « schemes », ruses, astuces, ficelles, subterfuges, stratagèmes et raisons plausibles prenaient forme en masse dans son esprit, les uns pour calmer sa mère, d'autres pour reprendre l'enquête. D'ailleurs, sa première tâche serait d'en parler avec Masha. Elle était, il le reconnaissait sans peine, souvent bonne conseillère et au fait des us et coutumes ancestraux d'un peuple aussi turbulent que n'importe quel autre, et à l'expérience riche de faits potentiellement révélateurs.

Son retour n'eut cependant pas tout l'éclat qu'il attendait (espérait). Bourbaki se querellait dans le salon sur son prénom tout en vidant quelques bouteilles rares de « Château des Trois Serpents », Mme Chevalley dans la cuisine tentait de ranimer la femme de ménage victime d'une prise kabbalistique épicée. Nul autre bruit que ces conversations ne venait déranger la quiétude de la campagne. De Masha Cohen, point de trace. Avait-ce été une illusion ? « The devil hath power/T'assume a pleasant shape », certes, si l'on en croit le Barde Immortel, mais là, pour le coup, la forme n'avait pas été plaisante du tout. Schlomo s'enquit :

- Ma mère est déjà partie ?

Cartan répondit :

- Euh... elle est allée discuter je ne sais quoi avec la sœur d'André... Elle doit être dans ta chambre... Qu'est-ce que vous pensez de Vladimir ? Vladimir Bourbaki, ça sonne bien.

Schlomo fit mine de se diriger vers ladite chambre, assez interloqué. Alors qu'il quittait le salon, Chevalley rajouta :

- D'ailleurs, elle va rester là quelques jours, donc on a pensé qu'il valait mieux lui donner ta chambre ; tes affaires sont dans celle d'André, on a installé un matelas... Vladimir c'est nul ! Alphonse, par contre...

- What ! laissa échapper Schlomo, plus stupéfait qu'un rabbin découvrant une erreur d'interprétation dans Rachi.

- Oui, dit André Weil, pour pouvoir travailler tranquillement la nuit, et je ne te lâcherai pas tant que tu n'auras pas tout dit... Et moi je dis Abraham ; Abraham Gontran Bourbaki, même.

Mais Schlomo laissa là cette discussion ; il fonçait vers sa chambre, ne sachant trop que penser de ces bouleversements allégués par Weil et compagnie. Cela semblait trop pour une seule journée, d'autant que dix heures n'avaient pas encore sonné à l'horloge de l'église du village, celle dont on voyait si bien le clocher roman depuis sa fenêtre.

Arrivé devant la porte, Schlomo Cohen hésita ; il tendit l'oreille et entendit

effectivement sa mère parler. Elle semblait suffisamment calme, aussi tendit-il la main vers la poignée. A cet instant précis, le téléphone sonna et Masha dit :

- Entre donc mon fils ! Je n'ai pas honte de toi !

Il entra donc. Effectivement, il y avait là Masha et Simone Weil. Masha Cohen siégeait au milieu de la pièce sur le meilleur fauteuil de la maison, amené là depuis le salon. Sur une petite table près du fauteuil se trouvait l'essentiel d'un nécessaire à thé et trois tasses fumantes. Schlomo reconnut ce parfum, subtil et délicat, si différent de celui du « Margaret's Hope » avec lequel certains le confondent, le parfum du Lapsang Souchong, tel que le ramenait directement de Chine le steamer HMS « Ding a ling a long ». Un thé déclaré kasher par une véritable acrobatie talmudique que seule l'amitié ancienne de Masha avec le grand Rabbin de Londres expliquait. Une tasse était pour Masha, une pour Simone Weil, et la dernière ?

- Prend donc un peu de thé mon fils ! Tu n'avais pas encore ouvert le sachet, malheureux, et tu t'étonnes de déperir. Heureusement que ta mère est là ! Nou, tu es bien installé ici.

Schlomo prit la tasse, et s'installa sur un peu confortable tabouret qui ne l'autorisait pas à prendre une posture à peu près digne mais qui était proche de la porte. Mais Masha ne le regardait même plus, se contentant d'aligner des remarques anodines qui glaçaient le sang de Schlomo.

- Tes amis sont très intéressants, Schlomo. Je discutais là de quelques points de mystique et de socialisme avec Simone. Très intéressant, vraiment.

Il faut ici préciser que, durant sa jeunesse polonaise, Masha Cohen avait quelque temps flirté avec les idées révolutionnaires de l'époque, avant de revenir vers l'étude du Talmud. Mais un de ses regrets était de n'avoir pu fonder quelque groupuscule gauchisant terroriste pour faire sauter les antisémites. Chaque époque a son Golem.

- D'ailleurs je crois que je vais rester ici quelques jours. Mme Chevalley m'a l'air de très bien faire la cuisine. J'ai pris ta chambre mais je savais que ça ne te dérangerait pas. Tu vois, comme ça tu seras ici aussi bien que chez nous. Oy ! chez nous... j'espère que personne ne viendra voler mon Zohar (Qui ? pensa Schlomo), je n'ai pas pu l'emporter. En tout cas, j'ai appelé l'inspecteur Ford ton ami et il m'a dit qu'il y aurait deux de ses hommes en permanence devant la maison. Je les ai vus avant de partir... Tout à fait convenables... Mais j'ai quand même demandé à madame Rosenblum de passer de temps en temps, on n'est jamais trop prudent... A propos à ton avis le bâtiment qu'on voit depuis la fenêtre il est du douzième ou du treizième

siècle ?

Simone Weil, les yeux mouillés, dissimulait assez mal son hilarité devant la tête que faisait Schlomo qui, de fait, alternativement levait les yeux au ciel comme s'il était à Londres, et se contractait instinctivement en position défensive comme un petit chat voyant un homme vêtu de noir s'approcher. Mais comment arrêter Masha ? Elle n'avait pas encore mentionné les mézouzoth et autres rites sacrés. Et elle continuait à parler entre de petites gorgées de thé.

- ... et on m'a dit que tu avais un petit problème ici, une « sale affaire », c'est bien comme ça que tu dis n'est-ce pas, tu vois que je connais ton travail et que je m'y intéresse. D'après ce qu'on m'a dit ça ne devrait pas poser de difficultés, c'est juste comme quand Isaac Nossen avait rencontré sa voisine chez le marchand de draps à Lublin et que...

Il aurait apparemment fallu une puissance extraterrestre pour interrompre Masha, mais pourtant elle s'arrêta car Dieudonné et Cartan venaient de faire une entrée fracassante dans la chambre, très excités. André Weil avait-il prouvé la conjecture de Mordell ?

- Vite Schlomo ! Le sergent Fabenois a appelé, ils ont trouvé quelque chose à la cave, il faut que tu y ailles tout de suite, dépêche-toi, la voiture est déjà prête ! Allez !

Et ils s'en allèrent comme ils étaient venus, vers on ne sait où. Schlomo s'était levé d'un bond. C'était le temps de l'action. Cette fois, il serait à la hauteur. Chaque goutte de ce Lapsang Souchong semblait avoir fait fleurir des centaines de cellules grises dans son cerveau. Il partit aussi en courant, sans prendre congé, mais Masha lui lança :

- Dépêche-toi Schlomo, vas-y mon fils !

Elle trépigait en disant cela, puis elle reprit à l'adresse de Simone Weil :

- Pour en revenir à Saint Augustin, Hegel et les philosophes allemands en général, Rachi a dit...

Dans la voiture, il y avait déjà Chevalley, Weil, Delsarte, et à peine Schlomo y fut-il installé que Cartan et Dieudonné sortaient de la maison en courant pour s'y précipiter. Le coup de téléphone semblait avoir déchaîné tout le monde. Des poches de Cartan sortaient deux grosses loupes, plus impressionnantes que grossissantes, un exemplaire de « The Hound of the Baskervilles » ; de celles de Dieudonné s'échappaient une lampe tempête, une paire de jumelles, une pelote de ficelle et un couteau de bonne taille. La voiture démarra aussitôt. Delsarte conduisait.

- Tu as pris l'hydroxyde de méthylène pour tester les taches de sang ?

demanda-t-il, tendu et pressé.

- Pas trouvé... répondit Cartan.

- Zut ! Qu'est-ce que...

Dieudonné l'interrompit brutalement :

- A votre avis, qu'est-ce qu'ils ont trouvé ?

Aussitôt ce fut un brouhaha indescriptible qui envahit la voiture roulant à pleine vitesse, farci d'hypothèses qui faisaient frémir Schlomo Cohen le détective. On entendait des choses comme : « ...meurtrier était encore caché dans la cave... », « ...Alfred Porqueroy coupable... », « ...mèche de cheveux dans sa main... », « ...dévorer par une horde de chiens... », « ...trappe souterraine datant de la révolution... ». C'était de la folie pure. Seul André Weil semblait se souvenir que Bourbaki était un groupe de mathématiciens et non une officine de détectives privés loufoques. Mais ses tentatives d'élargissement de la conversation (ou du brouillard conversationnel) échouaient lamentablement :

- Mais supposons que X soit...

- L'assassin ? Bonne idée ! Alors...

- Non ! Localement compact !

- Absurde !

- Et n'oublions pas qu'il fait chaud pour la saison, s'exclama véhémentement Dieudonné au terme d'un exposé fleurant nettement la démence qui envisageait que le coupable soit la victime finement déguisée et voulant faire chanter on ne sait qui (à ce point, la théorie s'embrouillait quelque peu et perdait de son élégance formelle ; Chevalley le lui fit remarquer sans mâcher ses mots).

- Plus vite ! hurla Cartan à Delsarte qui battait déjà plusieurs records, manifestement plus pressé d'arriver que de démêler la dualité de Pontryaguine.

- L'aventure, il n'y a que ça de vrai...

- ... poursuivre l'immonde meurtrier au milieu des vignobles et des coups de feu...

- ... un python géant qui mangeait des lapins...

- Non (ça, c'était Schlomo répondant à Cartan qu'il ne pensait pas que l'assassin fut l'un d'entre eux).

- ... ou alors le mobile serait la jalousie...

- Je sais ! C'est le... (incompréhensible)... qui a perdu son chat et...

A cet instant, Schlomo se boucha les oreilles, envisageant de prendre sa retraite. Toute cette démence soudaine était étrange... Singulière, vraiment,

et il y réfléchit... et les premières lueurs apparurent au milieu du brouillard...

Quoi qu'il en soit, le véhicule arriva intact chez le brave Alfred Porqueroy. La sortie du groupe Bourbaki fut un spectacle étonnant à voir (et qu'aime, encore maintenant, raconter à ses petits-enfants le brave négociant en vin, le soir à la veillée). Pour tout dire, ils semblaient n'être guère plus âgés que lesdits petits-enfants. A cette charge bruyante hors du véhicule, l'Anglais Schlomo Cohen ne put répondre qu'un « Tss, tss » désapprouvateur. André Weil sortit le dernier en maugréant, perdu dans une sombre réflexion.

Hélas, l'enthousiasme presque général ne sembla pas toucher les gendarmes à l'entrée, et les détectives amateurs se firent signifier qu'on ne les avait pas demandés, ce dont Schlomo se félicita, l'idée d'enquêter au milieu d'une bande de gosses à peine sortis de l'école ne lui paraissant pas particulièrement drôle. Il créa une diversion aux récriminations de Delsarte menaçant d'écrire au ministre en remarquant qu'il y avait une route menant aux caves de Porqueroy, que sans nul doute la police ne l'avait pas examinée avec toute la diligence souhaitable, et qu'ils pouvaient donc faire preuve d'utilité en y consacrant leur temps pendant qu'il allait voir ce que le sergent Fabenois avait à dire. La proposition fut adoptée à l'unanimité (moins une voix), et Bourbaki s'en alla en courant, toutes loupes au vent, passer le chemin au peigne fin.

Le sergent Fabenois accueillit Schlomo à bras ouverts, et le présenta élogieusement à l'inspecteur Borel qui venait de débarquer de Dijon avec la mission de tirer au clair ou d'étouffer cette sale affaire suivant la nature du coupable.

- Borel, demanda Schlomo, ne feriez-vous pas par hasard partie de la famille du célèbre Emile Borel ?

- Qui ça ?

- Le mathématicien, voyons... Théorème de Borel, propriété de Borel-Lebesgue...

- Ah ! Oui, bien sûr... euh, non, pas que je sache... Mais là n'est pas le sujet. C'est moi qui pose les questions ici. Nous avons mieux à faire qu'à remonter les arbres généalogiques. Le sergent m'a dit que vous pourriez être utile. Je ne vois pas en quoi, mais vous êtes quasiment un témoin, et vous étiez là, donc autant vous qu'un autre, puisqu'il en faut bien un...

Tout cela était dit sur un ton assez désagréable et insidieux, mais Schlomo n'y réagissait absolument pas, ayant arboré son air de celui qui n'est pas là, ou alors par hasard, et ne s'intéresse que poliment à ce qui se passe. Borel continua.

- ...si ça nous évite toute une bande de témoins idiots qui voient rouge, vert, ou bleu, indépendamment les uns des autres... Bon, allez-y sergent, racontez les dernières nouvelles à monsieur... Cohen...

Schlomo observait, avec semble-t-il grande attention, ses ongles. Fabenois prit le relais, un peu gêné.

- Oui chef bien chef. Voilà donc... Hum... Figurez-vous que j'avais des soupçons depuis l'autre soir... Je ne sais pas trop pourquoi, mais il me semblait qu'un détail clochait. Comme dans les histoires de votre collègue, comment s'appelle-t-il, Aireuloque... Cher-Loque... Haut-le-Messe...

- Plus de matière et moins d'art, Fabenois! interrompit Borel.

- Je me disais aussi que vous me faisiez penser à Polonius, lui dit Schlomo sur le ton d'une remarque insignifiante.

Borel lui lança un coup d'œil peu amène. Mais Fabenois reprit :

- Euh... oui chef bien chef... enfin, donc, finalement... je dis ce matin au gendarme : retournons sur les lieux du crime, comme qui dirait... On ne sait jamais, hein... Vous êtes d'accord Schlomo ?

- Tout à fait, on ne sait jamais ; moi même, si on m'avait dit ce matin que Masha allait arriver... « There are more things », il n'y a pas à en douter.

- Enfin ! s'exclama Borel. Que sont ces conciliabules ! Dites ce que vous avez à dire sergent et ne discutez pas avec les témoins ! Surtout quand ils pourraient bientôt être plus que cela..., glissa-t-il avec des sonorités empoisonnées évoquant un troupeau de cobras.

Fabenois rougit considérablement, fit un clin d'œil à Schlomo qui, imperturbablement, avait désormais porté son attention sur un tonneau situé près de lui, s'attachant apparemment à en mesurer la rotondité. Le sergent reprit le fil de son discours :

- Voilà alors : on a trouvé... je veux dire, le gendarme et moi... en cherchant bien, hein, c'était pas pas fa... hum, oui... on a trouvé là-bas près du tonneau où a eu lieu le crime (vague coup d'œil presque ennuyé de Schlomo) un... un bout de papier quoi... Petit, hein ! Pas facile à... caché, je veux dire... Euh, oui... le voilà...

Il tendit ledit papier à Schlomo. Borel l'intercepta sans ménagement.

- Attention aux empreintes, sergent ! C'est encore moi votre supérieur si je ne me trompe et on ne confie pas des indices importants à un témoin. Surtout quand il pourrait bientôt être plus que cela...

Borel déplia lentement le papier, jetant au passage maints coups d'œil suspicieux en direction de Schlomo, du sergent Fabenois, de Porqueroy, des tonneaux. Il le garda de longues secondes ouvert devant lui, caché des yeux

des autres. Il les regarda encore tous, tentant de sembler impénétrable. Une lueur s'alluma dans ses yeux. Il dit enfin, fixant son regard sur Schlomo qui étouffait un bâillement.

- Messieurs ! Voilà qui va effectivement permettre de conclure rapidement cette affaire ! Le coupable est clairement désigné par ce que je viens de lire ici sur ce bout de papier. Maigre indice, soupirerait plus d'un de mes collègues, mais il n'en faut pas plus pour que mon esprit agile bondisse...

Schlomo n'écoutait pas ; il venait de fixer son attention sur un détail qu'il avait d'abord négligé, mais qui, à la lumière de ses dernières réflexions, semblait plus significatif. Alfred Porqueroy sifflotait, l'air de rien, « Go down Moses ». Cependant, Borel continuait de pérorer. D'ailleurs, encore sur le ton d'une remarque désinvolte, Schlomo le lui fit remarquer.

- Cessez de pérorer ! More matter and less art !

- Hamlet, II-5-95, dit rapidement Alfred Porqueroy.

L'inspecteur Borel, décontenancé, jeta un nouveau regard furieux à Schlomo, mais son flegme britannique le lui renvoya en pleine figure. Il vit rouge.

- Justement... monsieur... Cohen, sussura-t-il, peut-être serait-il mieux pour vous que je n'aille pas au fait... Car... ceci...

Et d'un geste théâtral, il retourna enfin le fameux papier et le brandit à la cantonade.

- Ceci ! Oui, ceci me montre que le criminel n'est autre que vous (et il désigna Schlomo) ! Car ce sont là manifestement des signes mathématiques ! Et vous êtes mathématicien ! J'ai toujours détesté les mathématiques... Vous êtes fait !

- Nou... Monsieur Borel, je vous signale que les six autres témoins, qui forment le groupe Bourbaki, sont aussi mathématiciens. J'ajouterai que ce papier ne m'est pas inconnu, puisque c'est celui avec lequel mon ami André Weil a essayé (l'intention était bonne) sans grand succès d'éventer mon ami Chevalley qui s'était trouvé légèrement indisposé en voyant l'horrible scène que vous imaginez sans peine. D'ailleurs, je me dois de signaler que ce ne sont pas des signes mathématiques mais du sanscrit. Je vous serais d'ailleurs reconnaissant de me rendre ce papier qui contient des notes importantes pour mon ami André Weil.

- Bourbaki ! Weil ! Cohen ! Chevalley ! Cosmopolites ! Assassins ! Sergent, arrêtez cet homme ! Arrêtez les tous ! Ils sont tous coupables !

Tous regardaient à peine le pauvre Borel. Schlomo consultait distraitemment sa montre tout en la remontant, Fabenois observait avec attention ses chaussures. Porqueroy soudain passa à un air de Rossini.

- Rébellion ! hurla Borel, c'en est trop ! Je rentre à Dijon, et je vais tous vous faire casser personnellement. Fabenois, si cet homme s'échappe...

L'inspecteur Borel s'en alla à grands pas, faisant de grands gestes et brandissant le poing.

- Buveur d'eau certainement, laissa échapper Alfred Porqueroy, pourtant je lui aurais fait goûter mes vins... Gâchis...

- Qu'est-ce que vous allez faire monsieur Schlomo ? demanda Fabenois.

- Ses arguments sont semblables à ceux d'un physicien. « C'est donc avec raison qu'il appelle ces hommes stupides et insensés » dit Maïmonide.

- Vous savez, logique et justice, en France...

- Nou... je contacterai le chef de la P.J. Un homme charmant, fin connaisseur du théâtre du XVIIème siècle.

- Tout de même...

Fabenois partit, suivant l'inspecteur Borel. Schlomo haussa les épaules. Puis il reprit, plus sérieux, à l'attention d'Alfred Porqueroy :

- Je voudrais inspecter encore un peu les lieux du crime. Les tonneaux proches en particulier.

Cela pouvait sembler bizarre, mais Alfred Porqueroy semblait ne plus se soucier de comprendre ; il cessa de siffloter le requiem de Brahms pour mener Schlomo à l'endroit en question. L'air de rien et en bavardant sur le temps qu'il ferait le lendemain, le détective préleva un échantillon de l'un des tonneaux. Il feignit encore quelques instants de chercher, mais s'ennuya vite ferme à ce petit jeu d'ailleurs parfaitement inutile, et il repartit brusquement vers la sortie, suivi par Porqueroy qui cette fois chantait presque à pleine voix un air folklorique irlandais, que Schlomo apparemment content de lui reprit soudain un ton au-dessous : « And the drums are going a rap a tap tap/And the fifes they loudly play/Fare you well Poly my dear/ I must be going away ».

Il était à peine revenu dans la cour où attendait la voiture, et quittait avec moult remerciements un Alfred Porqueroy pas très en forme, quand des hurlements sans nom le firent bondir de près de vingt centimètres. Il se retourna, vif comme l'éclair, se remémorant rapidement quelques combinaisons de lettres virulentes, pour voir déboucher devant lui, venant de la route, les boubakistes. Ils couraient, vociféraient, revenant de leur fouille. Fouille qui sans nul doute avait été approfondie, car leurs chaussures, pantalons et vêtements en général étaient tout crottés. Chevalley était en tête, suivi de Cartan à un souffle ; les autres étaient distancés d'une longueur au moins. Chevalley vint se planter devant Schlomo, brandissant un objet métallique

de petite taille, passablement essoufflé. Finalement il put parler.

- On a trouvé! C'est un indice!
- C'est moi qui l'ai trouvé!
- Non, moi!
- Nou... du calme, du calme...
- Regarde, dit Chevalley.

Et il exhiba fièrement la chose, qui se révélait ainsi être un stylo assez luxueux, la couvant avec les yeux d'un père pour son fils.

- C'est sûrement celui de l'assassin!
- Il y a des empreintes digitales!
- Certainement, dit Schlomo en empochant le stylo, les miennes. C'est mon stylo que j'avais, disons, égaré là en venant tout à l'heure. Merci de l'avoir retrouvé.

- Hein ?...
- Houa l'autre eh !...

Le désappointement semblait grand chez les bourbakistes, et cela jeta un froid très net. André Weil resté jusqu'alors à l'écart en profita pour reprendre la parole et tenter de ramener ses amis dans le droit chemin.

- Bon, donc, soit X un espace topo...
- Oh, ta gueule avec ton X ! le rabroua Cartan.
- C'est pas drôle! ajouta Delsarte.
- Son stylo... Répugnant... murmura Dieudonné.

Le retour, on l'imagine, fut pénible. Mais Schlomo préférait ce calme, même tendu, car celui-ci lui permettait de cogiter. Il lui semblait avancer. Mais la soirée commençait à peine avec son lot de surprises inédites.

Chapitre 5

Le relieur frappe toujours deux fois

Avant de rentrer chez les Chevalley, Schlomo s'arrêta quelques minutes en ville. De la poste il expédia vers Paris un petit paquet et un coup de téléphone au quai des Orfèvres. Il revint à pied ensuite car Delsarte, excité par Dieudonné, avait démarré à peine Schlomo descendu. On lui en voulait beaucoup de cette affaire du stylo.

A Chançay, heureusement, l'ambiance se détendit et se rapprocha un peu de la franche camaraderie des premiers jours. André Weil, en lui déclarant tout de go que sa thèse était (je cite) « la plus inepte caricature de travail mathématique depuis Denis C. de Lauzières », provoqua chez Cartan une saine réaction, et tous deux se querellaient désormais en termes de groupes topologiques et d'anneaux noëthériens. Dieudonné, le plus boudeur, s'était enfermé dans sa chambre, et les autres avaient repris entre eux le jeu des hypothèses. De toute façon, Masha Cohen (et de temps en temps Simone Weil) redescendue au salon parlait largement pour quinze, et le silence triste et contraignant qu'on aurait pu craindre ne pouvait être à l'ordre du jour. Schlomo ne regardait pas sa mère de peur de lui faire prendre conscience de la monstruosité de ce qu'elle mangeait en termes de lois alimentaires, chaque plat en violant une bonne quinzaine sans se forcer.

L'ambiance était propice à la réflexion : Masha s'était découvert, à coup de questions déferlantes, une connaissance avec la famille Weil et avait embrayé sur l'histoire de sa famille depuis plusieurs générations, fond sonore bien connu de Schlomo et duquel il était habitué à ne pas se soucier. Tant et si bien qu'après la salade, mangée comme si de rien n'était par Masha, Schlomo

pensait mettre un terme à ses réflexions et un nom sur le coupable, et son seul regret était de devoir ainsi désigner le bon Alfred Porqueroy comme tel, car décidément il aimait beaucoup ce qu'il faisait. Il envisageait avec plaisir d'annoncer ses conclusions au moment du dessert.

Malheureusement, le destin veillait encore, et un grain de sable vint déranger ce bel échafaudage théorique. Masha, au détour de l'histoire de l'oncle Bendel, le relieur, laissa échapper un soupir :

- Oy, tout de même, pauvre monsieur Blondin...

- Hein, s'étonna Schlomo car dans ses souvenirs on devait évoquer à ce point la grande inondation de 1879. Qui ça ?

- Monsieur Blondin, le relieur assassiné...

- God damned ! s'écria violemment Schlomo, se frappant le front avec vigueur. That god damned son of a... Completely forgotten...

Il frappa encore plus fort sur la table, furieux. Effectivement, il (et vous aussi peut-être) avait quelque peu négligé le deuxième crime, au point de l'avoir oublié dans son raisonnement, qui s'en trouvait vicié dès les prémisses. Son labeur était lamentablement perdu et inutile, ce qui le mettait de fort méchante humeur. Il rumina quelques instants, les yeux furibards.

Pour couronner le tout, Dieudonné dévala soudain l'escalier à grand bruit, et fit une entrée spectaculaire en criant « J'ai trouvé la solution ! Je sais comment trouver le coupable », et aussitôt tous les bourbakistes redevinrent détectives dans l'âme, tous sauf un. André Weil, voyant Cartan se retourner vers Dieudonné, haletant, jeta sa fourchette dans son assiette en jurant, et parti se coucher sans saluer quiconque.

Dieudonné, l'attention de tous fixée sur lui, exposa son idée. « Un meurtre », dit-il, « n'est rien d'autre, à bien le définir, qu'un meurtre ». Ce nouveau détournement d'Hamlet énerva passablement un Schlomo Cohen déjà échauffé, qui cette fois ne put se défouler en rétorquant qu'il lui faisait penser à Polonius, car Dieudonné continuait avec véhémence. Tous les meurtres se ressemblent, dit-il, et donc il suffit d'en résoudre parfaitement un pour les résoudre tous, par transport de structure. Considérons donc un meurtre classique modèle, tel qu'exposé dans un ouvrage ad-hoc, argumenta-t-il encore, exhibant à ce point un exemplaire de « The Maltese Falcon ». Identifions les personnages et fatalement nous aurons l'assassin, finit-il, avant de procéder avec enthousiasme aux associations. Hélas, à la première tentative il se désigna ainsi comme le coupable, bafouilla quelques mots évoquant une erreur, reprit, livre en main, l'identification, se retrouva cette fois dans le rôle de la prochaine victime, et finalement alla s'asseoir en gesticulant avec

véhémence, se parlant à lui-même, feuilletant frénétiquement le livre, sous les encouragements et les suggestions confuses des bourbakistes dont aucun pourtant n'avait lu le livre (c'est Schlomo qui l'avait amené et prêté à Dieu-donné qui voulait travailler son anglais). Schlomo, levant les bras au ciel, se leva aussi et partit se coucher. Seule Masha continuait à discuter comme si de rien n'était avec Simone Weil et les parents de Chevalley.

Arrivé dans la chambre qu'il partageait désormais avec André Weil, la colère de Schlomo était telle qu'il lui demanda quelque chose à lire de toute urgence pour se calmer. André Weil considéra quelques instants les ouvrages qu'il avait amenés, et lui lança la toute nouvelle édition de la « Théorie des Opérations Linéaires » de Stefan Banach. Schlomo ne l'avait pas encore lu et s'y plongea sans tarder. En quelques pages, le style plaisant et nonchalant bien que précis de Banach ramena son système nerveux à plus de compréhension. Une tasse de Lapsang Souchong compléta cette cure.

Schlomo ne décrocha du livre puissant qu'à l'aube naissante. Tout naturellement, son court sommeil fut alors hanté de formes linéaires se prolongeant mutuellement ou s'annulant à qui mieux mieux sur des hyperplans denses ; et avec la sûreté incompréhensible de la logique mathématique, véritable incarnation de ces sages orientaux qui ne disent mot mais vous amènent directement vers le trésor, ses rêves le dirigeaient vers la solution.

Dès le petit matin installé sur la campagne, Schlomo alla s'isoler dans un bureau, muni de papier et d'une règle à calcul. Décidé à régler son compte au relieur gênant, il se livrait à de savantes opérations compréhensibles de lui seul. Vers onze heures du matin, le sergent Fabenois passa le voir. Il débordait d'orgueil et de joie, et annonça avec une évidente fierté qu'il venait d'apprendre de la préfecture que Paris avait appelé et retiré l'enquête à Borel pour la confier à un certain inspecteur Chosemuche, et que ce dernier, ne pouvant venir sur place avant deux semaines (au mieux), avait demandé que ce soit lui, Fabenois, qui prenne les choses en main d'ici là. Il devait mener l'enquête comme bon lui semblerait. En conséquence de quoi il venait naturellement s'assurer de la collaboration de Schlomo Cohen, dont Chosemuche lui avait vigoureusement loué la compétence, bien connue en haut lieu. Il en profitait d'ailleurs pour amener à Schlomo un message de Jacques Duclos, réponse à son envoi de la veille. Message court, pour ne pas dire laconique, voire succinct, puisque réduit à un seul mot, dont Schlomo ne parvint pas à deviner le sens. Aussi décida-t-il de renvoyer dès que possible un télégramme s'informant poliment de sa signification.

Fabenois étant reparti vers ses nouvelles responsabilités officielles, Schlomo

Cohen aligna encore quelques opérations, aboutit au résultat $3,81.10^{-7}$, se frotta les mains, et s'en alla se restaurer avec bonne humeur, l'un au moins de ses problèmes étant réglé.

Dans la salle à manger, un coup d'œil lui révéla que l'atmosphère différait peu de celle de la veille : André Weil était isolé dans un coin de la pièce, boudeur, et les autres discutaient vivement, buvant déjà non pas du café ou du thé, mais bel et bien d'autres bouteilles du « Château des Trois Serpents » d'Alfred Porqueroy. Cela provoqua chez Schlomo un haut-le-cœur compréhensible. Il alla discuter convergence uniforme sur les compacts avec André Weil. Mais ils ne pouvaient manquer d'entendre certaines des élucubrations du groupe d'apprentis détectives.

- ... mais si des voleurs de bijoux internationaux sont dans le coup, il faut...

- ... donc ce doit être soit un homme, soit une femme,...

- ... après tout, il fait meilleur ici qu'en Belgique...

- ... la bière, vous savez...

- ... mais si Sam Spade est Fabenois au lieu de Schlomo, hein, et si Miss O'Shaughnessy est Chevalley... (disait Dieudonné toujours obsédé par ses idées de transport de structure, qui devaient se montrer plus utiles quelques années plus tard dans un contexte d'algèbre commutative).

Cartan versa un nouveau verre, l'avalala sans regarder, leva la main pour interrompre l'orateur, et dit :

- A mon avis, le coupable est le lecteur... ou l'auteur... de cette sombre histoire. Parfaitement. Je n'en démordrai pas.

A cet instant, Simone Weil entra et vint dire à Schlomo que sa mère désirait le voir. Rien de bien gai en apparence, mais un prétexte est toujours bon à prendre et il fila vers la chambre de Masha sans demander son reste.

A peine entré, il comprit que ça allait mal se passer. Sa mère le regarda sans aménité aucune et ne répondit pas à son sourire bienveillant.

- Nou, dit-elle après avoir bu une gorgée de thé. Quelle honte mon fils tu m'as fait hier soir ! Je ne savais pas où me mettre. Quel comportement indigne ! Oy ! Heureusement que ma pauvre mère n'est plus là ! Quel malheur pour notre famille ! Que puis-je dire à ces gens maintenant que tu te conduis si mal ?

- Mais, maman... de quoi parles-tu ? s'enquit Schlomo plein de gentillesse et assez étonné de ne pas encore être pris à partie au sujet de la nourriture.

- Quoi ! Tu ne t'en rends même plus compte ! Quelle horreur ! Oy ! Tu n'es plus le même, je ne t'ai pas éduqué comme ça. Malheur sur nous, qu'ai-je fait

pour mériter cette disgrâce dans mon vieil âge, au bord de la tombe, après toutes les épreuves que j'ai subies dans ma jeunesse, les cosaques sangui- naires, les hivers polonais, les thés russes... Tu oses me demander (tonna-t- elle soudain, quittant un instant le registre des lamentations où elle excellait pourtant) ce que tu as fait ! Comment ! Tu te mets à jurer devant tous tes amis, et surtout devant ta mère, au mépris des commandements transmis à Moïse - loué soit-il - par l' Eternel - loué soit-Il ? Et tu as déjà oublié le len- demain alors que tu devrais être à la synagogue en train d'implorer le pardon du Très Haut - loué soit-Il ? Et tu insultes en plus la mémoire d'un homme à peine mort et enterré ! Mon fils, je ne te reconnais pas...

Schlomo était gêné par cette brutale attaque qu'il lui était difficile de contrer. Pouvait-il oser rappeler à Masha que tous les gens (ou presque) dont elle se souciait tant tout d'un coup, et Firmin Blondin - qu'il repose en paix - le premier, étaient des goyim pur jus ? N'en profiterait-elle pas pour l'éreinter et l'abattre sur place en récitant la litanie des contrevenances à la Torah qui étaient perpétrées dans cette maison ? Il ne savait trop si elle jouait au chat et à la souris (dans le rôle du chat), ou si par distraction (dépaysement, ignorance des coutumes locales, que sais-je encore) elle n'avait pas encore remarqué des détails aussi évidents que le clocher de l'église, toujours parfaitement visible par la fenêtre. De quoi rendre inconfortable un homme moins fort. Pourtant, il devait réagir, car au train qu'elle menait, Masha l'excommunait et le reniait dans la journée ou même dans l'heure.

- A-t-on jamais vu ça dans une bonne famille juive respectant Dieu - loué soit-Il ? Quand, à Frampol, ton grand-oncle Jérémie, qui pourtant était le seul Cohen du village, et qui avait épousé la seconde fille du rabbin de Trisk, avait dit au bedeau qu'il en avait jusque là de ses reniflements pendant l'étude, et bien alors le rabbin de Trisk avait obtenu le divorce, et le pauvre Jérémie avait été expédié quatre longues années durant sur les dures routes polonaises sans même un livre de prière décent, comme le dernier des impies. Et voilà que toi, vermisseau, tu fais cela ! Ah ! tu mérites pire...

En catastrophe, au moment précis où l'anathème vengeur et excommuni- cateur prenait forme dans le cerveau agile de Masha Cohen, et se précipitait vers sa langue de feu prompt à amener le fer de la discussion talmudique dans le monde, à cet instant fatidique, Schlomo demanda angéliquement :

- Oh ! Le pauvre homme... et qu'est-il advenu de lui après cela, ma mère ? Le sais-tu, que je puisse prendre exemple sur cette triste histoire ?

- Oy ! mon fils... Nou, voyons... Au bout d'un an à marcher de Lublin à Cracovie et ensuite à Varsovie et à revenir et à manger mal et à être conspué

par tous les hassidim de Pologne, il en a eu ras-la-casquette, et il est parti pour l'Amérique. Oui, et là-bas il est devenu le roi du caftan court, lui qui était boulanger à Frampol... Et il a fait venir toute sa famille à Brooklyn dans une grande maison avec l'eau courante, et ensuite il a épousé la fille d'un sénateur de là-bas... Mais cette partie-là n'est pas intéressante. Et puis c'est de toi que je veux parler, et...

- Mais, dit Schlomo sans se soucier des risques encourus pour une telle interruption, si Jérémie ne s'était pas repenti, alors pourquoi Dieu - loué soit-Il - lui a-t-il octroyé tous ces bienfaits, alors que lui et sa famille - à Dieu - loué soit-Il - ne plaise - auraient dû subir les rigueurs de la colère du Tout Puissant pendant deux générations, ainsi qu'il est dit par Jonas : « Car mon glaive, dans le ciel, est ivre ; voici qu'il descend sur Edom » ? Car dire du mal du bedeau est un péché comparable, je pense, d'après le Shulchan Aruch à celui de laisser une mite emprisonnée dans une malle en la refermant pendant le Shabbat, et Rabbi Eliezer a dit...

- Nou, nou, mon fils, voilà qui est vrai, mais quand même ce n'est pas dans Jonas mais dans les livres d'Isaïe.

- Oy ! c'est vrai ma mère !

- Oui, oui, ça n'est pas une citation facile, mon fils...

- Mais tu m'as si bien enseigné, j'aurais dû le savoir...

- Allons, chacun peut commettre parfois des erreurs. Ton père - qu'il intercède pour nous - en faisait parfois aussi. Nou, sur le fond de la question, pénètre-toi bien de cela mon fils : que le Shulchan Aruch n'est pas toujours pratique, mais plutôt théorique dans ses conseils, et que peut-être l'Eternel - loué soit-Il - se fiche éperdument de qui ouvre un livre durant le Shabbat dont la tranche porte une inscription... Et peut-être aussi détestait-Il autant les reniflements de ce bedeau que l'oncle Jérémie, mais qu'Il n'a pas voulu le récompenser pour sa rebuffade trop vite devant tous les autres qui n'auraient pas compris, car les gens sont susceptibles, ainsi qu'il est dit : « Et sur ces choses les opinions sont nombreuses, le désaccord règne entre les penseurs ». Que sais-je ? Il est vrai que ce n'est là peut-être que prolonger la lecture juste de la Torah plus loin qu'il n'est permis de le faire sans se tromper. Et pour en revenir au bedeau, il me semble que déjà la veille le rabbin lui avait dit qu'il devrait parfois se moucher, et alors bien sûr...

« Prolonger »... ce mot soudain résonna dans l'esprit de Schlomo Cohen, fort et clair, significatif comme le « To die, to sleep » qui l'avait si fort marqué quand il avait vu « Hamlet » au théâtre pour la première fois. Il y avait là plus qu'une coïncidence, comme le diraient les grands kabbalistes

espagnols. « Prolonger », articulé par Masha Cohen ; « Prolongement », énoncé par Stefan Banach la veille au soir dans ce théorème fameux qu'il partage avec Hahn. Si une chose arrive, ce peut être par hasard, si elle se répète, attention ! la main de Celui qui Voit Tout est peut-être en train de pousser la roue chaotique du destin. Schlomo Cohen comprit qu'il faisait fausse route s'il abandonnait son idée primordiale. Les prémisses, il le voyait, en étaient corrects, le raisonnement, dans ses grandes lignes, valable. Mais il ne l'avait pas prolongé aussi loin qu'il le fallait. Et là, il devait établir ce prolongement, mener ses déductions infailliblement à leur but objectif. Il devait quitter la subjectivité. Tous ces atermoiements, il le voyait clairement désormais, avaient...

- Oy, mon fils, tu m'écoutes ? Dis tout de suite que je radote et que tu considères l'étude parfaite de la Torah comme moins que rien ! Quel...

- Pas du tout Masha, au contraire, mais... euh... j'essayais de me rappeler l'histoire du cousin... euh... Moïshe...

- Nou... celui de Lublin ou celui de Cracovie ?

- Ah... well... celui qui... qui avait eu un problème avec le rabbin, lança Schlomo à peu près au hasard.

- Oy ! bien sûr ! Triste histoire encore... C'est à cause de la mule de son beau-frère et de ce Shemah un peu raté par le scribe, et...

Or donc, oui, tous ces atermoiements, toute cette subjectivité, il le décelait maintenant avec certitude, étaient dus sans doute à l'ivresse quasi-permanente et atmosphérique induite par une fréquentation trop assidue des vins de Bourgogne. C'est seulement depuis que les effluves du Lapsang Souchong se faisaient sentir dans la chambre de Masha (qui était fort raisonnable en matière d'alcools, à part le whisky de la distillerie de Glenlivet, que le cousin Angus Mac Levy leur fournissait régulièrement en échange de résolutions de paradoxes talmudiques) que son cerveau avait retrouvé souplesse et rapidité. Il voyait clair, et même plus, car il pensa alors qu'il valait mieux écouter Masha trois secondes pour pouvoir embrayer si de nouveau elle l'interpellait.

- ... et à cet instant la chèvre est tombée du toit, et bien sûr le rabbin s'est évanoui - petite nature -, donc Vladimir a pris son bâton et...

L'étape suivante de la réflexion de Schlomo était évidente, et de là, les premiers pas étant effectués, tout s'enchaînait, ainsi qu'il est dit : « Tous les commencements sont difficiles ». Aussi réfléchit-il intensément pendant presque huit longues heures, consommant force thé, et relançant Masha quand il le fallait. Peu avant l'heure du dîner, un plan, « a scheme », une ruse en un mot, était formé, en plus de l'image nette de la nature véritable

de cette affaire, nature horrible, contre nature, répugnante et lépreuse, et qui méritait bien d'être appelée : « sombre », et aussi : « sale ». Il était décidément curieux que cette enquête française donne tant d'occasions de citer le danois Hamlet, et comparativement peu le Talmud et son immémoriale sagesse. Oui, le Talmud, et la Kabbale... et la Kab...

- Yoicks! s'exclama Schlomo, utilisant une expression qui chez lui remplaçait parfois le passablement rebattu « Eurêka », et cet enthousiasme, relevé par un claquement de doigts, était le symbole des derniers feux allumés en lui par les vignobles en général et Alfred Porqueroy en particulier.

- Oy! mon fils, que se passe-t-il ?

- Masha, je vais avoir besoin de ton aide pour terminer heureusement cette affaire. Et elle va plus profond que nous ne le croyons encore. J'ai beaucoup à te demander...

- Nou... parle donc mon fils... Celui qui parle raison à Masha Cohen n'aura pas à s'en repentir.

- Oui, voilà... commença Schlomo, puis il se baissa pour murmurer avec moult précautions quelques phrases en hébreu.

Masha hocha la tête, réfléchit...

Chapitre 6

Schlomo tend un piège

Avant le dîner ce soir-là, Schlomo effectua quelques mystérieux allers-retours entre la chambre de Masha et la cuisine, se faufilant avec dextérité ou s'effaçant avec l'habileté d'un gentleman soudain confronté au spectacle navrant exhibé par deux de ses tantes se rappelant mutuellement des détails fâcheusement personnels de leur tendre enfance, en plein milieu de Picadilly.

Quand vint le moment de descendre manger, il affichait un sourire à peine voilé. Avant l'arrivée de la salade, il put à peine reprendre sa discussion fétiche avec André Weil (Ah ! la torsion des courbes elliptiques) tant l'exubérance des autres boubakistes était à la hauteur de la démesure de leurs hypothèses. Après une période de flottement entre auteur, lecteurs, et autres entités extraterrestres et/ou surnaturelles issues des folklores breton et auvergnat, leur base de travail était dorénavant ostensiblement la culpabilité d'André Weil. Ils semblaient à cet instant explorer son passé afin d'y découvrir des indices révélateurs. D'autre part, Cartan fixait de plus en plus souvent Schlomo avec les yeux de Macbeth sur le bon roi Duncan, ou, si l'on préfère, ceux de Caïn pour l'angélique Abel.

Mais, avec la salade, point de vin. Arriva bientôt le poulet Gaston Gérard. Il refroidit d'abord largement pendant que Masha retenait obstinément Mme Chevalley qui portait le plat pour lui demander la recette - durant l'énoncé de laquelle Schlomo frissonna à plus d'une reprise. La déclamation finie, enfin, on divisa le plat parmi les fidèles, et il se trouva vigoureusement assiégé de tous côtés. Comme les langues n'avaient pas chômé, le vin également fut aussitôt distribué. Avant de boire, Chevalley lança à Cartan, Dieudonné et Delsarte :

- Il est certainement coupable, c'est un fait clair. Mais pour le démasquer,

que faire ? Quel est le mobile ?

Il but une gorgée. Les autres en firent autant. Le vin était bon, ils burent une seconde gorgée. Delsarte dit :

- Tu as raison. C'est ce qu'il faut trouver. Voyons... ajoutons tout ce que nous savons déjà de lui...

- Multiplions les effets et les causes...

Schlomo, qui écoutait l'air de rien, sourit à ces mots. Les Pinkerton en herbe burent une autre gorgée, et remplirent de nouveau leur verre.

- Raisonnons clairement, dit Dieudonné.

- La démonstration est complète, à part ce lemme, ajouta Cartan.

- Pensons structures, murmura sentencieusement Delsarte en hochant la tête.

Ils burent encore, inconscients du sourire devenu félin de Schlomo.

- Certes... il y a du vrai dans ce que tu dis... dit Cartan. Puis, se tournant brusquement vers André Weil : à propos, André, tu sais faire le cas localement compact du théorème de von Neumann ?

Eberlué, André Weil laissa sa mâchoire inférieure décrocher brutalement, lâcha couteau et fourchette, récupéra sa mâchoire inférieure en catastrophe, regarda Cartan comme un hassid un prêtre désireux d'étudier la kasherout, balbutia : « Euh... ben... bof... ma foi... là, maintenant ?... hum... Oui, donc... - là, ressaisissement - considérons X groupe topologique localement compact et $C(X)$ l'espace de Banach des fonctions continues bornées sur X . Alors trouver μ , mesure inva... », mais Delsarte intervint :

- Allons Henri, tu sais bien que c'est pareil que pour Tychonoff, tu recouvres, tu extrais, tu diagonalises, et hop !

- Sauf que si ce n'est pas métrique, c'est vite dit tout ça ! lui rétorqua vigoureusement Dieudonné.

Deux minutes plus tard, tout Bourbaki en corps reconstitué s'évertuait, avec force gestes et inscriptions hâtives sur la nappe (au grand dam de Mme Chevalley, qui la tenait de sa mère), à reconstituer le cas localement compact du théorème de von Neumann. Pendant ce temps, Schlomo étendit les jambes avant de les croiser aristocratiquement, alluma le second cigare de sa vie - je raconterai une autre fois la terrible aventure du steamer « Tiger » qui le vit fumer le premier - et, plus généralement, arbora la mine et la morgue épanouie du spéculateur favorisé par la bourse.

Le repas fini, il s'en alla se coucher en laissant ses amis encore en pleine discussion, satisfait et heureux de cette première réussite qui était aussi la confirmation directe de la justesse de ses déductions. Pour une fois, la première

depuis longtemps, les rêves qui le bercèrent furent d'or et de turquoise, tout foisonnants de mélodies divines et de visions célestes. Il remontait, tel un vaste et auguste cormoran migrateur, le long de la droite de partie réelle $1/2$, et les vagues n'étaient creuses qu'en-dessous de lui.

Vers huit heures, Schlomo se réveilla, ouvrit vite les yeux. Un faible bruit qui n'avait rien à y faire avait interrompu ses rêves. Attentif, il décela un grattement, étouffé, venant du couloir. Agile et vif, il passa une robe de chambre, marcha droit sur la porte, l'ouvrit. Dieudonné apparut, dressé devant lui, hagard, fantomatique, titubant, les yeux bouffis, bouche béante et cheveux hérissés. Une de ses mains agrippait désespérément la rambarde. L'autre comme une serre désarticulée battait l'air en gestes insensés.

- Le salaud, il nous a eus, souffla-t-il avec peine.

- Qui ?

- L'ordure... Toute la nuit... Pas lâchés... Foutu...

D'un brusque geste d'ivrogne, il se lança vers la poignée. Il perdit l'équilibre, prit appui sur la porte et se projeta dans la chambre. Il s'effondra à moitié sur le lit, sans connaissance.

Schlomo sortit. Le couloir semblait vide. Il hésita. Derrière lui alors, il entendit un souffle. Il se retourna aussitôt. Il découvrit Delsarte, presque en haut de l'escalier. Lui aussi se cramponnait à la rampe, la bouche largement ouverte, et ses yeux fous tournaient sans fin dans leurs orbites. Il commença un nouveau pas, mais trébucha. Lâchant un cri rauque, agitant désespérément les bras, il disparut comme happé par l'escalier. Sa chute parut longue à Schlomo, mais enfin le cri cessa.

Schlomo se précipita, descendit rapidement. Au bas des marches, Delsarte était sonné. Tout près, Henri Cartan était étendu également, dormant, ronflant, débraillé et terrifiant comme Delsarte et Dieudonné. Sa main serrait machinalement une touffe de persil.

Schlomo continua son chemin, un peu effrayé, l'œil aux aguets, prudent. Arrivant dans le salon, il vit André Weil. Il s'approcha. Lui aussi semblait assoupi, mais il était debout. Sa main tenait une craie et l'appuyait sur un tableau. Cet appui le soutenait. Faiblement, pourtant, car au bruit des pas de Schlomo, il tressaillit, son précaire équilibre se défit, et il s'effondra sans crier gare, renversant le tableau, avec la soudaineté d'une colonne dynamitée à la base. Il ne remua plus ensuite.

Schlomo se gratta la nuque, plus qu'étonné. Puis il regarda autour de lui. Extraordinaire et mémorable spectacle ! Les murs entiers, dont deux tableaux de style pompier XVIIIème, et une partie du plafond, étaient re-

couverts d'écriture et de symboles mathématiques. Sans doute pour libérer l'espace nécessaire à son arpentage méthodique, la pièce avait été vidée sans ménagement d'une bonne part de son ameublement. Tables, chaises, commodes, avaient été traînées dans les couloirs, ou jetées pêle-mêle dans le jardin par les fenêtres. Leur balancement lent et grinçant sous la faible brise du matin était maintenant le seul mouvement décelable.

Sur le sol et ailleurs s'accumulaient tasses, cafetières et récipients divers utilisés à ces effets. Ils dégageaient l'odeur puissante d'un breuvage essentiellement solide, dont de vastes échantillons étaient encore décelables sous forme de taches. Certainement des « Eurêkas ! » ou des « Yoicks » trop enthousiastes.

Et nulle part le CQFD qui aurait au moins proclamé au monde : non, cela n'a pas été en vain.

La cure, se dit Schlomo, avait peut-être été un peu brutale. Mais aussi, des mathématiciens enfermés pendant deux jours dans une prison énigmatique pouvaient-ils en sortir autrement qu'avec grande fureur et volonté d'en découdre ? Et avec un aiguillon tel qu'André Weil, qui n'avait sûrement pas ménagé insultes et calomnies aux moments de relâchement ?

A cet instant, la sonnette retentit à la porte. Vigoureusement même. Evitant avec précaution les objets précieux répandus sur le chemin, Schlomo Cohen alla ouvrir. Chemin faisant, il découvrit Chevalley en train de dormir sous une table, où il s'était sans doute réfugié assez tôt, car il était moins marqué que les autres.

Le visiteur était le sergent-chef Fabenois, accompagné de deux gendarmes du rang. Ils arboraient un air passablement officiel. Selon sa coutume, Schlomo n'en tint aucunement compte.

- Ah ! Mazel Tov sergent ! Heureux de vous voir. Entrez-donc, j'ai des nouvelles pour vous.

- Hum... bonjour... euh... désolé, monsieur Schlomo, nous sommes en service. Avons suivi la trace de malfrats jusque ici. Nous devons interroger tout le monde.

- Nou... mais entrez quand même. Je crains cependant que beaucoup de gens dorment encore.

Fabenois entra. Voyant le foutoir menant au salon, il s'exclama :

- Bon sang ! Ici aussi alors ! Nom de nom de feu de bois de...

- Que se passe-t-il, s'enquit poliment Schlomo en replaçant un vase en position verticale.

- Vous avez été cambriolés ?

- Ah?... pas moi en tout cas...

- Je veux dire, ici, la maison, le bâtiment...

- Pas que je sache. Bourbaki était debout toute la nuit. Il y a eu un vol ?

- Pour sûr, monsieur Schlomo. Euh... figurez-vous qu'une bande de mal-fauteurs est venue en pleine nuit forcer la porte de l'Ecole Communale. Je ne sais pas ce qu'ils cherchaient, ils ont beaucoup cassé, mais ils n'ont emporté apparemment que le tableau noir. Nous avons suivi leurs traces jusqu'ici et...

A ce point de son discours, suivant un regard très légèrement amusé de Schlomo, le sergent aperçut le tableau à terre, sérieusement amoché par la chute d'André Weil. Son visage prit une teinte rouge vif, sa moustache frémit.

- Le tableau! Nom de nom de... Bon sang! Allons, monsieur Schlomo, qu'est-ce que cela signifie? Ceci est grave... C'est un délit... Et je dirais même plus, c'est une atteinte aux principes fondateurs de la République Française et...

S'ensuivit un discours vif et confus, mais plein de bonnes intentions, auquel Schlomo, quelque peu inattentif, ne comprit pas grand chose, saisissant seulement au vol des mots tels que : « Ecole Républicaine », « Jules Ferry », « Danton », « Liberté, Egalité, Fraternité », « Gambetta », « Jean Jaurès »... Vers la fin, il put dire :

- Nou... Sergent, voyons, c'est juste un emprunt. Mes amis avaient un besoin pressant d'un tel tableau pendant la nuit. Ce n'est pas grave. Vous pouvez le reprendre tout de suite.

- Ah! Pardon! Mais là, je dois vous contredire! D'abord, il est tout cassé maintenant. Et puis, aussi, ils ont forcé les serrures de l'Ecole, propriété publique. Et puis le préjudice moral, hein, le préjudice moral, qu'est-ce que vous en faites? Les gamins qui ont raté leurs deux heures de classe ce matin. Ah! non non non, il faut dresser procès-verbal. Tous au poste, ouste!

- Well... si vous le dites, mais bon... Faites votre devoir. J'espère que vous aurez fini tout à l'heure quand j'irai démasquer l'assassin. Ce serait dommage que vous ne puissiez assister à son arrestation.

- Hein? L'assassin? Nom de nom! Vous savez qui c'est?

- Pratiquement... euh, je veux dire : théoriquement...

- Et vous allez me le donner? demanda-t-il les yeux brillants.

- Nou... Si vous êtes occupés tout le temps avec mes amis, je ne voudrais pas vous détourner de votre devoir.

Un silence suivit cette parole de Schlomo Cohen. Fabenois le regardait, puis ses épaules, l'emplacement où flamboyaient déjà ses futures épaulettes de commissaire. Son regard acquit une nuance de convoitise.

- Vous plaisantez ! lança-t-il finalement. Attendez.

Il se retourna vers l'un des gendarmes et l'apostropha spectaculairement.

- Marpoint ! Dépêchez-vous qu'est-ce que vous attendez ramenez le tableau à l'Ecole et plus vite que ça !

Pour la plus grande gloire de la gendarmerie française, cela fut fait avec promptitude et sans discussion. Fabenois cependant ajoutait :

- Mais bon quand même... Juste pour cette fois et parce que c'est vous monsieur Schlomo... Et ils devront rembourser les dégâts...

- Oui, oui, bien sûr, ils iront même s'excuser et faire des cours d'arithmétique aux enfants, ça les changera.

- Les enfants ou les autres ?

- Les deux.

- Ah...

Après ces fortes paroles, Fabenois s'en alla, muni d'un rendez-vous avec Schlomo à onze heures à la gendarmerie pour préparer la suite des opérations. Schlomo ne lui en dit pas plus, mais le raccompagna à la porte en le félicitant pour sa largesse d'esprit.

Une fois le képi du sergent hors de vue, Schlomo revint dans le salon, observant en passant que Delsarte, Cartan et Chevalley n'avaient pas bougés d'un pouce. André Weil aussi semblait bien loin du monde matériel et de ses problèmes. Tout cela ne manquait pas de déranger le plan soigneusement établi par Schlomo Cohen, qui requérait l'emploi de Bourbaki.

Enfin, il est dit de ne pas désespérer et d'invoquer le Très Haut, ainsi : « Vous ferez retentir les trompettes », comme l'explique Rachi - que la mémoire des sages soit une bénédiction - et Schlomo choisit cette fois de s'en remettre à cette immémoriale sagesse. Il se contenta d'aller encore quelques instants parler avec précautions avec Masha en hébreu. Ensuite il s'en alla à la bibliothèque consulter quelques plans et cartes sur lesquels il se pencha longuement, traçant quantité de traits et de cercles.

A l'heure dite, il trouva le sergent Fabenois au milieu de ses troupes, occupé à une belote acharnée. Il lui annonça qu'il devait mener une dernière enquête à Dijon avant de pouvoir annoncer son plan. Pour éviter que Fabenois le suive - Schlomo éprouvait bien de la sympathie pour l'homme mais ne tenait guère à le voir derrière lui toute l'après-midi - il lui donna une liste de cinq suspects dans l'affaire du relieur, que désormais il n'oubliait jamais absolument grâce à une remarquable astuce mnémotechnique reliant son nom « Brodin » au mot « Thé », terme à la fréquence suffisante dans sa conversation pour assurer l'objectif voulu, à savoir se rappeler. L'astuce

était la suivante, si je me souviens bien : voyons... hum... oui : Brodin → Bordin → Bord'Inde → Frontière de l'Inde → Chine → Breuvage ancestralement associé à l'Empire du Milieu → Thé.

Maugréant quelque peu, Fabenois emmena l'essentiel de son effectif vers la première adresse, relativement éloignée, laissant un chauffeur et une voiture pour conduire Schlomo où il le désirait.

Cela fut en premier lieu chez le bon Alfred Porqueroy, qu'il vit encore plus désespéré qu'à sa précédente rencontre. Schlomo l'entretint une demi-heure des merveilleux papillons d'Afrique aux couleurs enchantantes, pour éloigner son esprit de ce poids qui l'accablait tant. Il lui demanda un mot d'introduction pour s'assurer bon accueil chez ses amis viticulteurs, et posa quelques questions sur les divers crus du voisinage. Puis il repartit sans tarder vers la ville de Dijon, car c'est là que le plus important était à faire avant le coucher du soleil.

Schlomo entama d'abord une tournée des restaurants, se déplaçant de l'un à l'autre en voiture puis, celle-ci s'étant avéré être à court de carburant, à pied. Dans chaque restaurant, il allait discuter quelques minutes avec le sommelier, que le mot d'Alfred Porqueroy mettait aussitôt à sa disposition. Il posait toujours les mêmes questions. Il regardait aussi et sentait quelques bouteilles et tonneaux, sans y goûter. A chaque fois qu'il sortait de la cave, il inscrivait quelques notes étranges sur un calepin, et serrait un instant une amulette de Rabbi Akiba - qu'il intercède pour nous - que Masha lui avait confiée solennellement avant son départ.

Au bout d'une quinzaine de ces visites, il décida que cela suffisait, tira un trait sur la liste de celles qu'il aurait encore dû effectuer, et se dirigea nonchalamment vers le bureau de la Société des Vins de Bourgogne. Comme toujours quand il approchait de la fin d'une affaire, son esprit commençait à vagabonder vers d'autres sujets. Là, il l'emporta vers un passage délicat du Zohar, « Voyez combien sont nombreuses les causes cachées ». Tant et si bien qu'il faillit manquer l'entrée de la SVB. Heureusement, un quidam en sortait juste au moment où Schlomo passait devant. « Juste au moment », de fait, car ils se percutèrent assez brutalement. Sans dommage, certes, mais suffisamment pour ramener Schlomo Cohen au problème courant. Il s'excusa avec toute la politesse d'un gentleman de la vieille école. Une faible odeur charmante et charmeuse se dégageait de son involontaire cible, perceptible à si proche distance.

- Quel est ce parfum ?

- Hein ?... euh... un mélange... essence de banane peut-être... Excusez-

moi, je suis pressé...

Et le quidam de s'en aller, tandis que Schlomo, s'apercevant qu'il était à l'endroit où il devait se trouver, redressa sa cravate et entra avec désinvolture dans le bureau de la SVB. Il consulta là quelques ouvrages de référence concernant les vins de France en général et les vins de Bourgogne en particulier. Il accapara ensuite une vaste carte des vignobles bourguignons, et l'étudia avec attention. Après quelques minutes, il prit conscience d'une sensation bizarre. Il se rendit compte alors que la carte dégageait une très légère odeur... L'essence de banane! Schlomo soudain éclata de rire - quelques dixièmes de seconde seulement, car point n'est-ce une attitude convenable, Oxford et sa mère le lui avaient maintes fois déclaré. Enfin, il comprenait le message laconique de Jacques Duclos, et pour tout dire trivialisait son raisonnement, remplaçant son dernier point abstrait qui était aussi d'interrogation par une conclusion purement constructive. Tant pis pour la beauté de l'argument intrinsèque! Il savait tout maintenant. Mieux : se livrant à une olfactive inspection serrée des points de la carte, il arriva à la plus heureuse des conclusions pour un théoricien (détective, s'entend) : l'expérience, contrainte et forcée, s'inclinait devant ses prédictions préalables et se soumettait sans conditions.

Il envisagea quelques instants de courir et rattraper l'homme, le quidam, de l'arrêter à l'improviste. Mais son désir de voir son plan mis en œuvre dans la nuit le retint. Heureusement! Car c'eût été une dramatique erreur judiciaire.

Si grand était tout d'un coup le bonheur de Schlomo Cohen qu'il s'en alla exposer les merveilles de la réciprocité quadratique à la secrétaire de la SVB, qui l'écouta fort poliment avant de le faire expulser quand elle crut qu'il devenait personnel. Mais cela ne suffit pas à éteindre le feu de joie dans son cœur, et il se précipita dans le plus proche bistrot, d'où il appela une demi-heure l'Angleterre, Jeremy Waring de « The 1729 Society » plus précisément, émettant sur un ton parfaitement flegmatique et maîtrisé une splendide collection d'absurdités, dont la deuxième moitié fut d'ailleurs perdue dans le vide, Jeremy ayant saisi la situation et posé le combiné à côté de lui avant de reprendre ses affaires (la commande en exclusivité de douze exemplaires du premier traité du Talmud de Babylone dans la nouvelle édition de l'Université Libre de Genève).

A peu près calmé, Schlomo entreprit de rentrer chez les Chevalley, pour préparer sa soirée, et haranguer sa troupe. Il avait déjà oublié l'aspect lamentable exhibé par ses auxiliaires le matin même, et ce fut pour lui un choc

de les redécouvrir ainsi tous vautrés, essentiellement dans les mêmes positions. Seul, encore, André Weil était revenu à lui. Mais ses yeux insensés et ses murmures dépourvus de sens n'en faisaient certes pas une image de la sagesse et de l'intelligence.

Il était cinq heures de l'après-midi, ils devaient être sur place à neuf heures au plus tard : la situation était grave. Sans procrastiner cette fois, Schlomo monta directement à la chambre de Masha, frappa et entra. Sa mère leva les yeux de l'ouvrage Sacré qu'elle lisait et annotait (« Le Livre des Mondes Etroits », de Rabbi Moïshezon), et demanda avec bonne humeur :

- Oy! mon fils bonjour comment vas-tu! Tu as vu hier soir! Oy, tu as bien fait de t'en remettre à ta mère! Comme je le disais l'autre soir à Mme Rosenblum, il faut toujours revenir aux premiers principes. Quand tu étais petit, tu avais bien besoin de ta mère, hein, mon fils? Alors pourquoi pas plus tard! Tu n'as pas vraiment grandi, par rapport à moi. Oy! tu te souviens quand tu avais voulu compter les poils de la barbe de l'oncle Goldman? Si tu m'avais demandé...

- Tu connaissais la réponse? demanda Schlomo, incrédule.

- Oy! mon fils... si tu avais vécu tout ce que j'ai vécu, tu saurais presque tout ce que je sais.

- Pourquoi, presque?

- Tu es si distrait mon fils mon Schlomo... Je me demande de qui tu tiens ça, d'ailleurs, car ton père - béni-soit-il -...

- ... - qu'il intercède pour nous -...

- Oui, ton père avait une mémoire extraordinaire et n'a jamais oublié le moindre rendez-vous, lui...

C'était là nettement une allusion à l'une des occasions où Schlomo avait omis de venir prendre le petit-déjeuner avec Masha. Remontrance passablement désagréable, pensa Schlomo, mais que pouvait-il y faire?

- Enfin, dit Masha magnanime en ce jour, ce doit être l'oncle Jacob de grand-mère Rachel. Ce qui d'ailleurs confirmerait les ragots - Dieu nous préserve du mauvais œil - selon lesquels le fils de Jessica n'était peut-être pas de son mari. Mais de telles choses ne sont pas pour tes oreilles, mon petit Schlomo...

Schlomo s'abstint de dire qu'elle lui avait déjà (et bien des fois) raconté cette histoire et d'autres pires pour la renommée de la famille Cohen. Et que par surcroît il ne s'y intéressait que fort modérément. Cependant, l'impression d'en avoir trop dit avait arrêté le fil de la langue rapide de Masha Cohen. Schlomo en profita :

- Ma mère, j'ai un petit ennui.
- Quoi donc mon fils ? Tu te portes bien, au moins - Dieu nous garde ?
- Absolument. Mais voilà...

Et il confia qu'il ne savait guère comment réveiller Bourbaki et l'enrôler pour son vaste piège. Et comment, pourtant, son assistance était indispensable. Et qu'il avait toujours confiance en elle dans ces situations tendues (un peu de flatterie n'ayant jamais fait de mal à personne).

De fait, Masha hocha la tête, se pencha vers son fils et, à son oreille, confia quelques instructions qu'il accueillit avec enthousiasme. Il descendit à la cuisine et concocta trois litres environ d'un breuvage dont l'origine sans doute remontait avant la destruction du temple de Salomon - Oy ! quel malheur ! Des contingences matérielles l'obligèrent à remplacer dans la recette les feuilles de cactus nain par des feuilles de thé. Le liquide fut réparti dans deux vastes bouteilles.

Alors Schlomo s'en alla courir de bourbakiste en bourbakiste, pratiquant chaque fois le même rituel : réveil forcé, à base de cris, de projections d'eau, ou de toute autre méthode suggérée par l'environnement, puis, grâce au flou régnant dans l'esprit du réveillé, déversement d'une demi-once de la susdite décoction dans l'estomac de la victime via la bouche en dépit de ses hurlements et autres ruades.

Ce biais brutal induisit presque sans délais un regain d'activité dans le groupe Bourbaki. Les yeux de Delsarte cessèrent leur ronde endiablée, Chevalley remit rapidement en ordre son accoutrement, Dieudonné se recoiffa en se regardant, l'œil critique, dans une glace, et plus généralement, en moins de temps qu'il n'en faut pour comprendre une page du Zohar, Schlomo put rassembler, dans une pièce à peu près intacte, tous ces individus. Il les harangua en termes vigoureux.

- March on, join bravely, let us to't pell-mell,
If not to heaven, then hand in hand to hell...

Pardon, je me laisse aller... Hum... Well... Ce soir, l'impudente échappée du satyre aux mains sanglantes touche à sa fin. La patience des étoiles alanguies est épuisée. La Justice sévère abandonne la couche où elle s'était quelque temps assoupie, et cherche du regard des auxiliaires aptes à perpétrer le destin farouche. La macabre partie peut être conclue avant que la lune ne cligne deux fois à Apollon, si vous m'assistez, mes amis.

A cela, nulle réaction dans la salle. Moins métaphoriquement, Schlomo continua.

- Par une inspiration, sans doute céleste et prophétique, j'ai conçu une

ruse, ainsi qu'il est dit : « Eh bien ! usons de ruse (nit'hakhmâ) contre lui » (Exode 1 :10). Cette ruse doit permettre, avec la facilité du vol de l'oiseau au soleil, l'interpellation explicite du brutal dérangeur de l'harmonie. Il me faut cependant de précieux assistants. L'affaire est glorieuse, le danger effroyable. Qui en sera pourra, dans les temps futurs, quand on parlera de ce jour, faire un pas en avant, et se désigner ainsi : « J'en étais ». Allons, criez avec moi : qui en sera ?

Ceci ne fit guère bondir Bourbaki. Schlomo comprit qu'il devait utiliser plus le vocabulaire de Sam Spade que celui de Henri V. Autres temps, autres mœurs... Et puis après tout il était en France, et les Français ne sont pas des gens comme nous, ne nous leurrions pas. Il reprit donc plus directement.

- Allons ! Vous avez vu comme moi le cadavre de l'homme assassiné, presque sous vos yeux. Vous vous êtes enflammés comme des... enfin, bref, vous avez consacré bien des discussions à la recherche du coupable. Ne voulez-vous pas l'arrêter ce soir ?

- Oh...

- Bof...

- On est en retard sur le plan en topologie...

- C'est vrai...

« Evidemment, pensa Schlomo qui commençait à se sentir titillé par le désir de donner de grands coups de pieds dans cette masse inerte, si vous passez vos journées à empêcher les gens de travailler et à accuser la moitié de la planète des pires horreurs... ». Il se calma.

- Mais ce n'est qu'une affaire de quelques heures ! Deux ou trois, à peine ! Une expérience mémorable ! Avez-vous perdu le bon vieil esprit Sherlock Holmes ? Le sang du limier sur la piste vous a-t-il quitté ? Vous ne pouvez pas me faire ça !

Pourtant, telle semblait bien être leur intention. Déjà, Cartan faisait signe à Weil, et ils se levaient, une querelle experte aux lèvres. Schlomo décida que, puisque c'était comme ça, il n'y avait pas de raison de ne pas devenir mesquin.

- Si vous ne venez pas, un mot de moi à Fabenois qui sera bientôt commissaire, et vous êtes tous en taule ce soir pour cambriolage aggravé de l'Ecole Publique. Au pain sec et à l'eau. Sans papier. Dans des cellules individuelles. Avec des ivrognes ignorant la table de multiplication de 2. On verra bien ce que vous en penserez. Et vous n'en sortirez pas de sitôt, j'y veillerai.

L'argument porta. Les souvenirs sans doute brumeux de la soirée (matinée) ne permettaient pas aux bourbakistes de savoir exactement quels étaient les dégâts qu'ils avaient causés, mais la menace était vraisemblable,

et le ton employé par Schlomo ne permettait pas de substantier un instant l'hypothèse d'une bonne plaisanterie entre amis.

Chapitre 7

In vino veritas

Ainsi, vers huit heures ce soir là, la vaste automobile de Chevalley emmena Bourbaki dans son intégralité et Schlomo Cohen dans la direction d'un château assez proche. Là était produit immémorialement le célèbre et résolument bourguignon cru du « Château de Lemonies de Sagazan du Laurent de la Barre ». Juste avant neuf heures, ils arrivaient. Schlomo alla conférer quelques instants avec le propriétaire qu'il avait déjà joint téléphoniquement avant le départ. Puis il emmena son équipe vers le bâtiment imposant qui abritait la cave sous de vastes voûtes. Immense cave ! Ce n'étaient que rangées régulières et impressionnantes de tonneaux gigantesques et de barriques pouvant contenir un bateau. Comment rester de marbre devant un tel spectacle ? En passant la porte, chacun ressentit profondément la dignité de ce lieu.

Comme Schlomo avait pris soin pendant le voyage en voiture de faire circuler une flasque contenant un petit vin d'Alfred Porqueroy, l'ambiance s'était détendue peu à peu. Les regards assassins s'étaient faits indifférents, puis presque amicaux ou complices. Devant la vision offerte à leurs yeux de ces récipients splendides, et conscients de l'immensité de la tâche qui les attendait, tous étaient dorénavant concentrés et dévoués à l'objectif fixé par Schlomo : Cartan comme Dieudonné, Delsarte comme Chevalley, et même André Weil, étaient prêts à participer à cette soirée mémorable et terrible. Dans le ciel que le soleil désertait, et qu'ils ne voyaient déjà plus, accouraient des cohortes de vastes nuages menaçants. Bientôt la nuit serait là, et les esprits aussi qui la hantent toujours.

A voix basse, Schlomo donna les dernières consignes.

- Si je ne me trompe, l'assassin viendra ici quand la nuit sera la plus

sombre. Nous serons postés par deux non loin des entrées principales : il y en a trois. Quand vous verrez l'homme...

- Ou le démon, remarqua Cartan.

- Exact, ou le démon... laissez-le aller dans la cave, là où il a affaire ; laissez-le s'affairer ; et que l'un des deux vienne prévenir les autres. Soyez également attentifs aux bruits : peut-être entrera-t-il par une voie plus subtile et ne le détecterons-nous que quand il sera déjà au travail. Quand nous l'encerclerons, et quand je crierai : « A moi, Bourbaki ! », allumez vos lampes, et laissez-moi parler et donner les ordres. Allons ! Cartan avec Delsarte, Chevalley avec Dieudonné, André avec moi... Vous (à Cartan et Delsarte), à l'entrée sud... Vous (Chevalley et Dieudonné), la porte de côté, nous, là-bas, au milieu des tonneaux, avec la porte principale en vue... Attention ! il est dangereux : vous savez ses actes. Munissez-vous de bouteilles pour armes, et je garde le fusil de Chevalley (là, vague soupir, car c'était une bien antique pétoire qu'ils avaient retrouvée dans les affaires du grand-père ; enfin, la crosse était solide, et bien pesante, au moins)... Allez ! Let's go !

- Un pour tous, tous pour un ! dit Delsarte qui avait des lettres.

- Que les ultrafiltres soient avec nous ! ajouta Cartan.

- On se presse, un peu ? termina Dieudonné, anxieux et nerveux comme à l'agrégation de mathématiques.

Quand ils se séparèrent ainsi pour gagner leurs postes tombèrent les premières gouttes. Et alors la pluie martela le sol. La lumière à l'extérieur diminuait sans cesse, et dans l'immense cave elle avait disparu. Seules les lampes de Schlomo et de ses amis clignotaient de loin en loin, mais bientôt aussi elles s'éteignirent l'une après l'autre quand les trois groupes atteignirent leur poste. Et le silence aussi régnait dans l'obscurité.

Il fallait maintenant attendre, ignorant des événements à venir et de leur caractère : noir, ou blanc ? bon, ou mauvais ? L'heure sombre des pensées inquiètes était venue. La veille avant la bataille ! Temps shakespearien entre tous, où chacun est forcé de sonder son cœur et son âme, car l'indifférence ne peut être humaine. Temps où, tout à coup, à l'improviste, la guerre va envahir le monde, hurlante et sanglante. Oui, c'est bien l'heure des pensées inquiètes. Heureux alors qui a quelqu'un à ses côtés pour se confier. La parole est le fil de la vie. Malheur à qui le lâche ! Sa chute sera sans fin.

Aux trois postes de garde, ce soir là, en attendant la venue de l'assassin, se dirent d'étranges histoires et de singulières confidences. Chacun selon son caractère, invisible aux yeux des autres, parla et raconta.

Cartan avoua à Delsarte que, dans sa jeunesse aventureuse, il avait presque

succombé à une intoxication due à une formule d'Einstein lue dans le bureau de son père, où il s'était fauflé en dépit des interdictions les plus solennelles. Il décrivit comment son père était resté de longues heures à son chevet, et lui avait expliqué encore et encore l'équation fonctionnelle de la fonction Zéta, jusqu'à ce qu'il se rétablisse.

Delsarte en retour évoqua une tempête de neige qui l'avait surpris une fois qu'il était parti seul en promenade. Il s'en était tiré de justesse et depuis fuyait l'hiver autant qu'il le pouvait, et rêvait de pays chauds où la glace est inconnue...

Chevalley et Dieudonné, sous l'impulsion de ce dernier, tentaient une dernière fois de déterminer l'identité du coupable, et se promettaient d'écrire un jour un roman policier parfait, dont ils discutèrent les premières et les dernières pages. Ils décidèrent de l'achever ainsi : « Et je ne l'ai jamais revue depuis », mais ils se rendirent compte que ce n'était pas nouveau et abandonnèrent leur projet.

Schlomo Cohen, selon son habitude dans ces moments de tension, récita : « The Rime of the Ancient Mariner », à haute voix pour qu'André Weil puisse en profiter. Les 625 vers, selon son expérience, dureraient aussi longtemps que l'attente. De temps en temps, André Weil ajoutait quelques commentaires et vers en sanskrit.

Les vers se suivaient lentement... « The wedding-guest he beat his breast/
Yet he cannot chose but hear/
And thus spake on that ancient man/
The bright-eyed mariner ». La nuit restait profonde. « And some in dream assured
were/
Of the spirit that plagued us so/
Nine fathom deep he had followed
us/
From the land of mist and snow »...

Il était près de onze heures, et Schlomo finissait ce couplet : « Since
then at an uncertain hour/
That agony returns/
And till my ghastly tale is
told/
This heart within me burns ». Un craquement, brusque et rapide, se fit entendre, venant d'un coin lointain de la cave. Tous aussitôt se turent et levèrent la tête, écoutant, espérant et craignant tout à la fois un autre signal. Il ne se fit pas longtemps attendre. C'était un autre craquement venant de la même direction. Schlomo murmura :

- Allons-y! Va dire aux autres de venir vers là-bas, d'où viennent ces bruits... Doucement surtout, et attention...

André Weil partit, et Schlomo se dirigea vers la source sonore, qui émettait encore à intervalles plus ou moins réguliers. Il se déplaçait silencieusement et avec précautions, rasant les longues rangées de tonneaux, aussi invisible qu'il était possible, tout en gardant le minimum de dignité requis chez un ancien

d'Oxford.

Il arriva bientôt au terme d'un des alignements, et il entendit que les bruits venaient de la rangée située à sa gauche. Il passa lentement le long du tonneau qui le séparait de l'allée, et dedans jeta enfin un coup d'œil.

Il distingua alors plusieurs individus à la lumière infime d'une lampe qu'ils avaient posée à terre. Ils se livraient à une suspecte activité subreptice autour, apparemment, d'un des tonneaux les plus vastes. Les précautions prises par ces personnes indiquaient leur volonté de garder la chose secrète et d'empêcher qu'elle soit criée sur les toits. Cela suffit à éveiller les soupçons de Schlomo Cohen. Il retira sa tête. Il ajusta une dernière fois son costume, saisit fermement sa lanterne et le fusil. Enfin il pénétra calmement dans l'allée fatidique. Il alluma brusquement la lampe pointée droit vers les intrus, et dit sans intonation particulière, comme s'il demandait à Hardy de quel bois était fait sa batte de cricket :

- *Musa paradisiaca*, ou *musa acuminata* ?

La lumière révéla pleinement trois hommes. Deux étaient vêtus en malfrats usuels - mauvais vêtements sombres, casquettes vulgaires, mal rasés, etc... -, et perçaient un petit trou tout près du bord. L'autre, qui les observait, portait un luxueux costume de tweed noir de coupe parfaite, un chapeau haut, tant de forme que de gamme, et dans sa main droite tenait une canne également luxueuse. Ils sursautèrent, davantage les deux premiers, et se retournèrent vivement.

- Hein ! dit celui qui manifestement était le chef.

- What ! s'exclama Schlomo stupéfait, car cet homme n'était pas le quidam qu'il avait percuté le jour même en se rendant à la SVB.

Il était interloqué, mais néanmoins, au vu de sa formidable pétoire, d'apparence presque fantastique dans cet éclairage minimal, les deux aigrefins lâchèrent tout ce qu'ils avaient en main, laissant leur travail inachevé, et filèrent à toutes jambes vers l'obscurité. Leurs ombres dansèrent quelques instants sur les deux murs de tonneaux puis disparurent.

Schlomo restait encore sur sa surprise, mais il se ressaisit vite. Effaçant la partie manifestement fautive de sa démonstration, il échafauda sans difficultés, bien qu'à la va-vite, une nouvelle théorie coïncidant de façon plus satisfaisante avec l'expérience. Cependant, cette courte seconde suffit à l'homme en haut de forme pour exhiber prestement un pistolet de bon calibre et le pointer sur lui.

Un grand bruit de verre se fracassant retentit, puis des bruits de pas, et un « Par là ! » vigoureux.

- A moi, Bourbaki ! cria Schlomo, qui se souvint par la même occasion de son fusil et le plaça à l'horizontale, museau dirigé vers l'homme au revolver.

Ce dernier regarda rapidement dans la direction où ses acolytes avaient fui. Il vit surgir, brandissant diverses lampes et bouteilles dont une cassée, tout Bourbaki sauf André Weil.

- On en a eu un ! dit Cartan, tout éclaboussé de vin de Bourgogne.

- On poursuit l'autre ? proposa Dieudonné, manifestement dépité d'avoir été moins vif que Cartan.

- Non, dit Schlomo et, tendant un index vengeur : car l'assassin est là !

- Ah !

- Oh !

- Oui, c'est moi ! Pascal Jean de Gyaux ! Pour vous servir ! Mais vous ne m'avez pas attrapé ! Le premier qui bouge est un homme mort !

Se retournant instantanément, il pointa son arme vers les quatre mathématiciens presque désarmés, et fit un pas menaçant dans leur direction. Cartan regarda Delsarte, Chevalley regarda Dieudonné, tous amorcèrent un mouvement de recul.

- Stop, ou je tire ! intima fermement Schlomo.

L'autre pivota la tête et le fixa sans bouger son pistolet.

- Qui êtes-vous, demanda-t-il, pour me parler sur ce ton ? Vous voulez des ennuis ? Vous en aurez, j'en fais mon affaire.

- Nou..., je ne désire que savoir de quelle variété au juste vous tirez votre essence de banane, ainsi que je l'ai dit : *musa paradisiaca* ou *musa acuminata*, répondit Schlomo sur un ton faussement conciliant aux allitérations reptiliennes, désignant vaguement du doigt une petite fiole posée près du tonneau.

L'homme pâlit alors, son regard se troubla. Comme si cette phrase prouvait qu'il était démasqué et rendait vaine une simple fuite. On ne l'avait pas simplement aperçu ici par hasard. La main de Schlomo Cohen se faisait maintenant pesante dans l'esprit de ce criminel aux abois.

Dehors retentit le premier coup de tonnerre, et l'éclair était tombé non loin de là. Celui qui s'était nommé Pascal Jean de Gyaux semblait hésiter. Il ramena soudain son arme vers Schlomo.

- Je sais votre funeste dessein, continua celui-ci. Vous êtes fait. Au nom de Sa Gracieuse Majesté, rendez-vous !

- Je ne vais pas me rendre, mais toi tu vas mourir, puisque tu sais, ou du moins le prétends...

Les bourbakistes firent un pas en avant. Le silence de nouveau emplit la cave. L'homme passa sa langue sur sa lèvre inférieure, les yeux fixés sur le fusil de Schlomo qui le contemplait, impassible. Si impassible d'ailleurs qu'il laissait encore vagabonder son esprit. Quand André Weil arriva derrière lui et demanda : « Que se passe-t-il ? », il revint à lui subitement. Contraction, ou décontraction, il appuya machinalement sur la gâchette.

Le coup de feu dans cet espace immense fut d'abord une détonation impressionnante. Le médiocre plomb s'éparpilla dans la cave entière. Quelques grains allèrent frapper le tonneau qu'avaient percé les malfaiteurs, et l'effet fut apocalyptique.

La monstrueuse barrique, âgée et vénérable, affaiblie sans doute par le trou fatal, explosa. Les planches giclèrent dans toutes les directions. Et quelques milliers de litres de vin rouge de Bourgogne frappèrent l'assassin comme une vague éclatant contre un rocher. L'homme cria ! Mais dans le même instant, touchés peut-être par des débris, ou par d'autres plombs de Schlomo, un, deux, puis tous ceux aux alentours, d'autres fûts se désintégrèrent pareillement, au milieu de hurlements horrifiés.

Un éclair frappa directement le bâtiment, ajoutant au bruit effrayant de la déferlante rouge celui insoutenable d'un tonnerre vengeur. Schlomo, Bourbaki, de Gyaux, tous étaient pris sous des trombes de vin, frappés par des bouts de bois volants ou bien flottants. Sous l'effet de ce raz-de-marée, de cet éclair peut-être, de quelque mystérieuse influence sinon, c'est toute la cave qui se déversa presque instantanément hors de ses récipients brisés. Ce torrent immense envahit la salle, venant de toute part, la remplit de tourbillons et de lames se percutant en d'effrayantes furies. Chacun, et chaque chose, était submergé, noyé, plongé de force puis recraché dans l'air, promené de maëlstroms en rapides. On tentait vainement de voir ou de comprendre, ou d'attraper quelque radeau.

Il en fut ainsi presque un quart d'heure durant, puis chaque goutte de ce vin sublime se reposa, chaque litre se rangea paisiblement, brique silencieuse d'un lac enivrant profond de deux ou trois mètres, sur lequel flottaient tant de restes et de débris qu'on aurait pu en construire une goélette. La seule lumière qui éclairait ce spectacle venait de l'orage tonnant au dessus de la Bourgogne, et le rouge opaque du vin reflétait sinistrement les éclairs brutaux.

Tous savaient nager, et finalement tous ceux qui avaient subi ce typhon réapparurent à la surface. Tous hébétés certes, mais surtout ivres ! Ivres d'avoir bu cent fois la tasse, ivres aussi des vapeurs de ce divin liquide, ivres d'avoir assimilé l'alcool par tous les pores de leurs corps. Ivres, à en défier

les dieux et marcher dans les airs !

Pataugeant plus que nageant, ils allèrent chacun vers un bout de bois, un morceau de tonneau plus grand, pour s'y agripper, ou en faire un vaisseau étrange, mais si bien adapté à l'océan qui leur était offert pour naviguer. Ils se regroupèrent aussi, du moins ceux qui avaient intérêt à se regrouper, s'appelant au travers de la salle qui résonnait maintenant étrangement.

Le groupe de Schlomo se reforma presque comme avant ; Cartan partagea avec Delsarte une demi-futaille de bonne taille, qu'ils manœuvrèrent par des planches tenant lieu de rames. Ils riaient presque hystériquement, gesticulaient sans grande coordination. Dieudonné et Chevalley, André Weil et Schlomo s'armèrent aussi de semblables esquifs. Schlomo tenait nerveusement presque sans s'en rendre compte une bouteille intacte qu'il avait attrapé sur le front pendant la tempête. Il répéta plusieurs fois : « And yo-ho-ho and a bottle of rum », et se tut soudain. André Weil, résuma la situation :

- Eh ! Ben !

Un minimum de raison revenant à eux, ils se rappelèrent l'origine de tout cela, et se souvinrent de l'immonde Pascal Jean de Gyaux. Et ils écarquillèrent les yeux, et ils regardèrent sur tout l'espace liquide, ils cherchèrent la trace de l'assassin. Était-il noyé ? C'eût été juste, sans doute. Mais Cartan l'aperçut le premier.

- Terre ! cria-t-il.

Il tendait le bras, mais en même temps semble-t-il tous l'avaient vu. Monté aussi sur un reste de barrique, muni d'une planche pour le propulser, il ramait fermement vers le rivage, plutôt vers le mur le plus proche, où une pâle lumière indiquait la présence d'une fenêtre. S'il y parvenait, il s'échappait.

- Souquez, amis ! hurla Schlomo, et il joignit le geste à la parole.

Les trois rafiots de la flottille Bourbaki filèrent aussitôt à la poursuite du fuyard, forçant la cadence. Ils étaient deux sur chaque, point trop pesants : ils avançaient plus vite. Mais ils n'étaient pas dégrisés, l'alcool les minait, et leurs gestes étaient saccadés. Plusieurs fois, des rames furent perdues, et d'autres ramassées parmi les débris aux alentours.

Dans un instant de silence, on entendit la voix de P.J. de Gyaux, pâteuse comme il sied à un ivrogne, et qui disait à peu près : « Ah ah ah AH... oH OH OH... Ah... Dix sept cent vingt dix... Bah... EhEH eHHE... ».

Cartan et Delsarte étaient les plus proches du fugitif. Ils gagnaient sur lui, excités par les cris de Dieudonné et les encouragements de Schlomo. Ils le rattrapaient ! L'homme s'en rendait compte. Il se retourna un instant, brandit le pistolet qu'il avait réussi à conserver. Il tira mais l'arme était passée par

de trop rudes épreuves et cliqua vainement. Il lança cette menace désormais dérisoire vers le tonneau approchant, et recommença à pagayer.

Cartan éclata de rire : ils le rattrapaient ! Fougueusement, au cri de « Vive la France ! », il se précipita de son radeau sur l'autre. Malheureuse inspiration ! Ce faisant il renversa son frêle esquif et Delsarte hurlant avec, et tombant sur celui de de Gyaux ne parvint pas à se relever pour l'attraper. Au contraire, le criminel l'expédia par dessus-bord d'un direct au menton. Des cris de désappointement s'élevèrent parmi les autres poursuivants, et la chasse reprit. Mais l'assassin n'était plus qu'à quelques mètres de son but, et semblait galvanisé par ce premier succès. Les reflets de la fenêtre, léchée de temps à autre par la houle, étaient de plus en plus mystérieux.

Las encore ! Par excès de bonne volonté, par un mouvement incompatible avec son ivresse, André Weil trop penché vers le lac incarnadin perdit l'équilibre, et dans l'élément liquide rejoignit Cartan et Delsarte. Schlomo ne s'arrêta pas, mais dès lors perdit du terrain sur Dieudonné et Chevalley, et sur Pascal Jean de Gyaux.

Relevant les yeux un moment, Schlomo vit que l'assassin atteignait son but, attrapait le rebord de la fenêtre d'un geste pataud. Il l'ouvrit violemment, grimpa enfin sur le bord, hurlant comme un fou. Il se retourna vers ses poursuivants. Dieudonné et Chevalley n'étaient qu'à quelques encablures, mais hors de portée de bras. Ricanant vicieusement, de Gyaux sortit un briquet de sa poche. Après quelques efforts, il en tira une étincelle, puis une flamme stable sur laquelle ses yeux écarquillés se fixèrent une seconde.

- Quel gâchis... murmura-t-il, contemplant l'étendue de vin de Bourgogne. Mais tant pis ! Au revoir mes amis... Le grand oiseau de feu va sortir...

Il leva son briquet allumé, grimaçant, prêt à le lâcher. Il le lâcha.

Mais Schlomo Cohen n'était pas resté sans vie. Il avait anticipé. Il avait abandonné sa planche dans les flots, et saisit la bouteille de vin qu'il avait toujours préservée. Enfin, il s'était levé majestueusement, et avait lancé à Dieudonné dans le tonneau devant lui :

- Shoot !

Etrangement, Dieudonné comprit. Attrapant une bonde de tonneau de dix centimètres de diamètre environ, qui traînait par là, il l'envoya fermement en direction de Schlomo à hauteur de la hanche...

L'art subtil du batteur au cricket, tel qu'il est enseigné à Oxford, où Schlomo l'avait appris de maîtres illustres, requiert un geste parfait, une synchronisation irréprochable de tous les membres, une contenance exemplaire. Ainsi en fut-il pour Schlomo Cohen, détective-mathématicien, dressé

sur sa coquille de noix, éclairé fantomatiquement par un reste de poussière d'éclair, et par la flamme sournoise de l'assassin.

D'abord il convient de se tenir parfaitement droit, pieds joints. Puis d'avancer très légèrement la jambe droite, et se hisser ainsi à mi-chemin sur la pointe des pieds, tout en positionnant la batte à la verticale, poignée vers le bas, tenue à deux mains au niveau de la poitrine. Puis, à l'approche de la balle, après en avoir correctement jaugé la trajectoire et décrypté les effets, amorcer la frappe. Cela s'exécute, premièrement, en levant la jambe gauche presque comme pour esquisser un pas - après avoir préalablement ramené les pieds au sol sur toute leur longueur - très court, et très délicat, et deuxièmement, en ramenant la batte vers l'arrière, promptement, mais sans précipitation. La position exacte à laquelle amener ainsi la batte est encore le sujet d'amères controverses - où les arguments deviennent vite personnels - chez les spécialistes, mais Schlomo depuis toujours la ramenait tranquillement à l'horizontale, à hauteur de la hanche, du côté droit, essentiellement par le jeu habile de la souplesse des poignets. Surtout, il faut rester parfaitement de face, et se surélever encore très légèrement du pied droit. Finalement, vient le temps de la frappe elle-même, car la balle se rapproche, et il ne convient pas pour sa réputation qu'elle dépasse le batteur. On effectue donc un pas en avant ferme et ample, avec légèreté toutefois, via la jambe gauche bien sûr, et l'on fait pivoter vigoureusement les épaules pour amener l'extrémité de la batte en contact avec la balle au niveau du torse environ. Ce faisant, on doit propulser le projectile avec une énergie maximale, droit devant soi.

Telle est la théorie. En pratique, il est acquis qu'un timide morceau de tonneau flottant sur une mer de vin de Bourgogne n'offre pas la fermeté idyllique d'un terrain de cricket oxfordien. En achevant son pas en avant, juste avant l'impact, Schlomo Cohen découvrit ce fait, et entama une spectaculaire pirouette qu'il acheva, après avoir frappé, en un plongeon acrobatique et désordonné, orné de cris divers, et de gesticulations comiques.

Cependant, bon sang ne trahit jamais, et sa frappe était réussie. Parfaitement même. Un grand coup. Lancée comme un obus, la bonde fila droit sur Pascal Jean de Gyaux qui lâchait son briquet. En le percutant, elle l'éteignit, et le projeta au loin. Et percutant ensuite le visage de de Gyaux, elle lui brisa le nez, le déséquilibra, et le fit échouer lamentablement dans le lac à ses pieds.

Une fois encore, Schlomo Cohen avait surclassé ses démoniaques adversaires en intelligence, et apaisé l'Univers déchiré. Amen.

La sortie de l'eau fut longue et périlleuse, plusieurs fois tentée avant d'être

réussie - en s'y mettant à plusieurs -, mais tous sortirent par la fameuse fenêtre. Delsarte et Cartan tirèrent également Pascal Jean de Gyaux par la même voie. Il était pratiquement KO, et tous demeuraient passablement flous et excités. Leurs gestes restaient alcooliques dans leur exécution. L'orage s'était soudain déplacé plus loin, seul subsistait le vent, qui les réveilla assez pour assurer à chacun une position debout. Schlomo dans ses acrobaties s'était légèrement foulé la cheville, et récitait comme un perroquet le traité de la Guemarah portant sur la bénédiction du vin. On le gifla (André Weil) une ou deux fois pour le calmer.

Il était tard, mais on décida à l'unanimité d'aller réveiller le sergent Fabenois pour lui confier le prisonnier. Ainsi, ils s'en allèrent marchant et chantant par les chemins et les routes (yo-ho-ho and a bottle of rum !) Ils marchèrent trois heures durant dans la campagne, guidés par l'instinct et sans doute une attention spéciale de l'Eternel - loué soit-Il. Dieudonné et Delsarte soutenaient Schlomo, apparemment sans réaliser qu'il pesait 65 kilos. André Weil faisait des galipettes sur le côté de la route, ou dansait une ronde improvisée avec Cartan et Chevalley. Les chants, très faux, résonnaient fort, rythmant le bruit de l'orage au loin.

Ils arrivèrent à la gendarmerie. Elle était encore éclairée et animée. Rentrant, ils découvrirent quantité de gens inconnus en train de parler très fort, face à un Fabenois manifestement déconcerté, moustache abattue, et sans voix. Voyant entrer Schlomo, il se leva précipitamment de son fauteuil.

- Monsieur Schlomo ! Quelle chance ! J'ai essayé de vous trouver toute la soirée ! Expliquez-moi, vous m'avez donné la liste de cinq suspects, je les ai arrêtés, et ça n'a pas été facile, ils habitent aux quatre coins de la ville !

- Ils sont cinq pourtant.

- Oui, l'un était au centre. Mais bon, je les ai interrogés, mais ils ont tous des alibis, alors j'ai interpellé leurs témoins, et je les ai interrogés aussi, et puis ils ont leurs avocats qui ne sont pas contents et...

- Nou... bien sûr, répondit Schlomo. Comme on dit dans le Nizikin : « Chaque temps doit être celui de l'Etude ». Mais là n'est pas le sujet.

- Ah ! Mais qu'est-ce que je fais avec ces gens alors ? C'est vous qui m'avez dit de les arrêter !

- Ne le criez pas si fort, tout de même. C'était une ruse. Une ruse, un plan, un schéma quoi. Pour me permettre une action plus parfaite aujourd'hui en faisant croire que je suivais une fausse piste. Ces cinq hommes sont innocents... sans doute, en tous cas... A vous de voir, après tout c'est vous qui les avez interrogés... J'ai pris leur nom au hasard dans le bottin ce matin.

Vous pouvez certainement les libérer.

- Vous êtes saoul ou quoi !

- « Le vin est entré, le secret est sorti », dit le Sanhédrin, observa finement Schlomo très guilleret. Et si je puis me permettre, je dirais qu'il a bougrement raison.

- Nom de nom de nom de la République ! Je vous cause, moi !

- Allons ! Du calme Fabenois ! Nous avons l'assassin. Plus ! Cet homme...

Il désigna brusquement Pascal Jean de Gyaux, et continua, sa voix forte faisant taire tous les autres.

- ... oui, cet homme, voulait empoisonner, et dénaturer, irrémédiablement, les crus bourguignons les plus nobles ! En versant dedans de l'essence de banane concentrée pure ! Liqueur lépreuse ! Abominable ! Au goût indélébile et pervers, que seule le test de Schiff-Möll à l'oxyde de magnésium peut déceler !

- Quoi !

- Hein !

- Nom de nom !

- Est-ce possible !

A ces paroles de Schlomo, que celui-ci regrettait déjà un peu car elles gâchaient un peu l'effet de la révélation finale, tous les Bourguignons présents s'étaient saisi la tête à deux mains, les yeux révulsés, le visage défiguré, par l'horreur, oubliés en un instant de toutes leurs querelles personnelles infiniment mesquines.

Fabenois agrippa fermement le malfaiteur. En un instant, il fut enfermé dans la cellule la plus sûre, surveillé par deux gendarmes, et des tours de guet furent décidés entre tous les présents réconciliés et armés jusqu'aux dents. Fabenois offrit du café, du pain, des œufs, tout ce qu'il trouva à cette heure tardive, à Schlomo. Mais il était temps pour celui-ci de se reposer ; ainsi le dit-il, et c'est en voiture officielle conduite (dangereusement) par Fabenois lui-même que Bourbaki et Schlomo Cohen rentrèrent chez les Chevalley, encore ivres et bondissants. Ainsi se terminait cette journée étonnante.

Chapitre 8

Explication de texte

A peine Schlomo s'était-il glissé quelques secondes dans sa chambre et abandonné tout habillé aux joies simples du sommeil de plomb, que Masha Cohen entra derrière lui. Réveillé tout d'un coup, ivre encore au point d'avoir les yeux presque noirs et pleurant du vin, Schlomo vit sa mère infiniment multipliée s'amasser autour de son lit, passant d'un côté à l'autre sans interruption.

- Tu es blessé mon fils Simone m'a dit ! cria Masha, sa voix suggérant la limite de l'évanouissement. Je t'attendais tranquillement dans ma chambre en discutant d'Aristote. Oy ! Montre-moi où...

Elle portait dans ses bras et éparpillait tout autour du lit une vaste pharmacopée exotique et mystérieuse.

- Gah... fit Schlomo.

- Eh ! Tu es... saoul ! ajouta-t-elle stupéfaite. Toi ! Un bon juif qui devrait craindre le Tout-Puissant ! Oy ! Si...

- Ah...

Ce simple mot se termina en souffle infime car Schlomo s'était endormi de nouveau sans plus de cérémonies. Dans ses rêves - se déroulant dans un pays sous-marin aux couleurs sombres -, sa mère récriminante apparut comme une licorne majestueuse, enfermée dans une grotte plus ou moins immatérielle, et qu'il voyait de temps en temps sans y prêter attention alors qu'il se concentrait sur la façon de verser un liquide bizarre dans ce milieu aquatique.

Trois heures à peine après cela, Masha était encore près de lui, dévouée et anxieuse, articulant silencieusement de rares syllabes, quand le sergent Fabenois et Alfred Porqueroy firent à leur tour une entrée fracassante. Leur excitation établissait un nouveau record de la discipline.

- Schlomo ! Réveillez-vous ! hurla le gendarme.

- C'est une catastrophe ! cria le vigneron sans retenue.

Schlomo de fait ouvrit les yeux, sans enthousiasme marqué.

- Bon sang monsieur Schlomo vous aviez raison ! Il a avoué ! Nous avons prévenu tous les vignobles...

- Tous ! confirma l'homme de l'art par un cri rauque tout en s'arrachant une touffe de cheveux.

- Et ils ont testé leurs tonneaux à l'oxyde de magnésium. La moitié des propriétés sont contaminées !

- La moitié ! rugit Porqueroy levant les bras au ciel, car la sienne bien sûr faisait partie des victimes.

- Pour les détruire toutes, il dit qu'il lui aurait suffi de deux jours !

- Deux ! vociféra le viticulteur en se roulant par terre.

- Nous repartons le faire parler ! Vous avez sauvé la Bourgogne !

Ils s'en allèrent sans fermer la porte.

- Malpolis ! murmura Masha. Goyim !

Schlomo replongea dans les limbes aussitôt. De nouveau, ses rêves furent liquides, rouges et liquides seulement, sans autre caractère. Cette fois on le laissa reposer à son aise.

Il se réveilla beaucoup plus tard. Il était poisseux. Il essaya vainement d'essuyer son front suant le bourgogne grand cru. Sous la douche il vit l'eau se mêler de vin sans jamais en assécher la source. Il fit de ses serviettes de splendides compositions avant-gardistes, avant de les jeter, dégoûté. Toujours faible et peu assuré dans sa démarche, il préféra se recoucher et prendre son petit déjeuner au lit. Les autres habitants de la maison eurent la décence de le laisser cinq minutes en tête à tête avec sa tasse de thé. Puis sans prévenir ils envahirent la chambre et se serrèrent autour de son lit. Il y avait encore Fabenois et Alfred Porqueroy.

- Oy ! Mon fils ! Je suis fière de toi, dit Masha. Raconte-nous mon fils, comment as-tu trouvé le coupable ? Je sais que tu es modeste et que tu n'aimes pas te mettre en avant, mais tous tes amis aimeraient tant le savoir. Pour moi, tu sais que je n'ai pas besoin de cela pour deviner.

- Oui, dites-nous monsieur Schlomo, ajouta Fabenois, apparemment un peu calmé et pas peu fier de sa promotion au grade de commissaire dont il arborait déjà tous les insignes. Nous avons besoin de votre témoignage !

- Nou... je vais tout vous dire, dit calmement Schlomo.

Avec son imperturbable flegme, il déposa doucement sa tasse sur la table de chevet, et entreprit de joindre ses mains sur sa poitrine, les bouts des doigts

en contact. Mais comme, ancien d'Oxford ou pas, il était encore passablement bourré, il lâcha la tasse dix centimètres devant la table, causant sa chute et sa destruction. Il ne jeta qu'un coup d'œil inerte vers sa main droite ouverte. Les spectateurs retenaient leur souffle.

- Alors! laissa échapper Dieudonné, interprétant l'attente générale.

- Well... C'était, dès le début, une sale affaire. Je l'avais dit.

- Affirmatif! opina fermement Fabenois. J'y étais. Absolument.

- Nou... Une sale affaire... J'errai longuement dans l'ombre, ne recevant nulle lumière, comme perdu dans un monde où les sensations n'existeraient pas, une ultime émanation impure des dix séfiroth originelles. J'étais comme drogué et sans volonté propre. Je ne pouvais échapper à une toile d'araignée que je ne discernais même pas. Oui, le salut me semblait être impossible, et je ne le savais pas. Et pourtant je fus sauvé. Masha arriva et mes yeux s'ouvrirent. Le thé coula et la vérité fut un fleuve impétueux et incontrôlable. Voilà ce qui fut, en Vérité.

- Euh... et plus précisément ?

- Hum ?

- Oui, comment avez-vous détecté le complot ?

- Ah... Nou... Ce ne fut pas bien difficile, une fois compris cette évidence, le jour où Masha arriva et alors que je fuyais au milieu des champs, que quelque chose n'allait pas, que l'harmonie des combinaisons de lettres avait été dangereusement perturbée. Personne n'agissait plus depuis le meurtre comme il l'aurait dû. Tous les bourbakistes abandonnaient l'Art Sublime pour courir à la chasse aux indices. Ca n'était pas naturel, non, mais bien diabolique.

- Enfin, pas tous! dit fermement André Weil en foudroyant Cartan du regard.

- C'est vrai... Un seul résistait. Pourquoi? Il n'y avait pas de raison. Cela aussi était étrange. Et plus je pensai, devenu libre, plus je vis que de nombreux indices prouvaient qu'une mystérieuse influence néfaste étendait son emprise sur nous. Ainsi, ma mère Masha arrivant au mépris des limites humaines en matière de transports, n'était-ce pas comme une hallucination collective? Ainsi aussi, ma mère Masha n'observant pas que cette maison était goy, que la nourriture quotidienne foulait aux pieds les règles les plus sacrées des traités alimentaires de la Guemarah? Egaleme nt concluant, le comportement absolument normal de l'inspecteur Borel, buveur d'eau, au milieu de tant d'irrationnalité dont même Alfred Porqueroy était l'exemple. Je vis là un effet, j'entrepris d'en chercher la cause.

Il s'interrompit pour avaler une gorgée de thé. Ne trouvant pas la tasse, il secoua la tête et reprit son discours.

- So... Nou... Quelle pouvait être cette cause ? Je la vis facilement. J'observai d'abord que l'homme assassiné était vigneron, que toute cette sale affaire avait un goût de vin prononcé. On le sent encore d'ici. Enfin, j'observai que c'est quand je recommençai à boire du thé, sous l'influence de Masha, que je distinguai finalement les fils de cette toile qui nous enserrait. Jusqu'alors nous ne buvions que du vin. Et alors encore, les autres ne buvaient que du vin. Je soupçonnai alors derechef Alfred Porqueroy d'empoisonner son vin et d'avoir abattu son assistant qui l'avait découvert.

- Et pourquoi pas le contraire ? demanda Dieudonné, toujours collant pendant une conférence.

- Euh... Oui, pourquoi pas ? répondit Schlomo qui n'y avait jamais songé.

- C'était presque plus raisonnable, continua Dieudonné.

- Hum... En tout cas, c'est faux. Ne m'interrompez pas. Ce furent donc mes premiers soupçons. Mais une remarque fatidique me rappela le second crime que j'avais oublié et qui ne cadrait pas avec cette hypothèse hâtive.

- Bon sang ! dit Fabenois, j'avais oublié celui-là !

- Moi aussi... Enfin, à l'époque. Derniers effets négatifs du vin sans doute. J'allai me coucher ce soir-là de fort méchante humeur. Pour me calmer, je lus Stefan Banach. Vous connaissez tous sans doute le théorème de Hahn-Banach, selon lequel une forme linéaire continue peut toujours être prolongée depuis un sous-espace sans augmenter sa norme ? Je m'y plongeai, fort intéressé. Je ne pensais pas y trouver la réponse à mes problèmes. Mais c'était pourtant ça que j'y trouvai. Car le lendemain ma mère me confirma que le mot important était : « prolongement ». Mes premières déductions n'étaient pas forcément fausses, mais les conclusions seulement hâtives. Encore à cause du vin je pense. Dès lors je poussai hardiment mon raisonnement à son terme logique inéluctable. En passant, je réglai l'affaire du relieur. Elle n'avait rien à voir, bien sûr.

- Quoi !

- Oui, quelques calculs probabilistes élémentaires me firent bien voir qu'aucune chance raisonnable n'existait que quiconque eût su mon rendez-vous avec cet homme. Il était plus probable que j'eusse appelé sans le savoir un homme destiné à être tué le lendemain. Cela arrive.

- Mais par qui alors a-t-il été tué ? demanda Fabenois.

- Oh, son frère, sa femme, son père, ou sa sœur, qui sais-je encore... Vérifiez leurs alibis, c'est clair, c'est un proche. Mais laissons-là ces choses. Donc

je disculpai sur le champ Alfred Porqueroy. Bien, mais alors ? Je suspectai toujours évidemment le vin d'être traître. J'en avais envoyé un échantillon à Paris. Jacques Duclos me répondit seulement : « Banane ». Je ne saisis pas alors le sens de ce mot. Et pourtant, résolument, je posai que ce vin étrange avait été trituré par un individu suspect. Je reconstituai rapidement son plan : un ambitieux, fourbe, sans scrupule, décidant de contrôler le vignoble bourguignon, ou le Monde, ou les deux, en commençant par le premier. Peut-être un agent des Girondins...

- A mort ! hurla Porqueroy se dressant de toute sa hauteur, un couteau au bout de son bras tendu.

- Nou, du calme, voyons... Pendant qu'il empoisonnait les caves de Porqueroy, le malheureux Robert l'avait surpris, et avait été sa victime. Cette hypothèse, prolongement parfaitement naturel de l'hypothèse précédente, collait avec tous les faits connus. Il était alors facile de deviner que l'homme en question poursuivrait sa sinistre besogne, de cave en cave. Il suffisait de l'attraper, et pour cela de lui tendre un piège.

- Ah... laissa échapper Porqueroy.

- Pour mettre en œuvre cette idée simple et élégante, j'avais besoin des bourbakistes. Pour les ramener à la réalité et par ailleurs prouver qu'ils étaient bien sous une influence hallucinogène, j'eus recours à une ruse kabbalistique. Masha prononça de subtiles combinaisons de lettres dans sa chambre, et le vin coula des murs. Je le recueillis, et l'échangeai avec celui prévu pour le repas du soir. L'effet fut mémorable. Le lendemain, à la SVB, où j'étais pour déterminer où frapperait l'homme, je décelai une odeur étrange sur une carte des vignobles bourguignons. Un quidam, sur qui je l'avais également décelée, m'avait dit que c'était de l'essence de banane. Je devinai tout alors. « Banane », le message de Duclos. C'était là le médium par le biais duquel le criminel voulait contaminer le vin. Une encyclopédie me le confirma, en m'apprenant les effets terribles de ce liquide venimeux. L'homme était aussi passé à la SVB pour voir les cartes. Et sur celles-ci, l'endroit où il avait posé le doigt était le plus marqué par l'odeur. C'était aussi exactement l'endroit situé dans le prolongement (toujours le prolongement !) d'un segment rejoignant la propriété d'Alfred Porqueroy à la maison du relieur... Le plus drôle est que je soupçonnai un instant ce quidam salutaire ! Mais... mais, où es-tu, Masha ?

Masha Cohen avait disparu. On la chercha partout, mais elle n'était pas dans la maison. Simone Weil qui l'avait vue en dernier ne put fournir aucune explication.

- Euh... tu as pris des notes ? demanda Dieudonné troublé à Cartan. Je n'ai pas tout suivi...

Trois heures après, Masha appela Schlomo. Depuis Londres. Sans aucunement mentionner son séjour bourguignon, elle s'enquit de la santé de son fils, demanda quand il pensait rentrer, et raconta en détails la Bar-Mitzvah du neveu de Mme Goldenberg qui avait eu lieu la veille. Schlomo, qui ne devait d'essayer que trois jours après, répondit avec détachement, la voix claire et magnifiquement indifférente.

Ce soir là on battit dans la maison de Chançay un record de consommation de vin de Bourgogne (intact) et simultanément celui du nombre de lemmes techniques trivialisés.

Seule une question de terminologie bloquait encore Bourbaki et l'empêchait de déclarer clos le premier congrès et le premier chapitre de « Espaces Vectoriels Topologiques ». André Weil résuma la situation :

- Bon. Cet ensemble est un fermé, convexe, équilibré, absorbant. C'est donc un... un...

- Un..., murmura Cartan les sourcils froncés.

- Pfu... lança Delsarte.

- Je passe mon tour, déclara Chevalley.

- Un quasi-voisinage bornologique (à gauche), proposa Dieudonné, grand amateur de constructions tordues à tiroirs et qui n'en était pas à son coup d'essai.

- Non ! Idiot !

- Nou... si vous voulez mon avis, je dirai que cet ensemble est un tonneau, glissa Schlomo au milieu de ses propres vapeurs alcooliques.

- Oui !

- Bon sang mais c'est bien sûr ! tonna André Weil enthousiaste.

Et depuis ce jour, le lecteur qui ouvrira « Espaces Vectoriels Topologiques » de Nicolas Bourbaki y verra imprimée cette définition, vestige émouvant de la terrible affaire de la banane dans le bourgogne et du triomphe final de Schlomo Cohen.

EPILOGUE

Schlomo Cohen ne voulait plus quitter Dijon et la Bourgogne. Idolâtré depuis la divulgation à grand renfort d'exclamations de toute l'affaire par l'ensemble des vigneron bourgeois, il était invité de cave en cave à des dégustations où l'on n'hésitait pas à sortir de doubles-fonds secrets les plus extraordinaires bouteilles jamais produites. Partout dans les rues, on venait l'acclamer et lui serrer la main. Mais quand il reçut une carte postale de Hardy déclarant sobrement : « Hobbs 13 innings 2 matchs / BTW $g(3) \leq 12$ (Littlewood and !) », son sang ne fit qu'un tour et, malgré les regrets, il s'en retourna vers Albion la Perfide.

Mais aujourd'hui encore, si dans la bonne ville de Dijon il vous prend l'envie de goûter quelque puissant vin rouge avec votre salade, prenez simplement une pointe d'accent anglais, dites « Nou... » ; et malgré les expressions horribles des autres clients, vous serez servi avec zèle et prévenance, et sans doute verra-t-on le sommelier et le cuisinier vous jeter un regard d'admiration et de joie mêlées. Car qui sait, peut-être êtes-vous un descendant du Grand Schlomo Cohen ?

21/7/92 - 28/8/92